

« UN DERNIER ÉDITO POUR LA ROUTE... ET QUELQUES EXPLICATIONS »

Retour sur 8 années de travail dans le secteur de la musique

J-Baptiste Jobard – ancien directeur de l'association « Pince Oreilles », réseaux des structures de musiques actuelles en Seine-et-Marne

Quelques réflexions inspirées par huit années de travail présentées sous forme d'interviews (et d'éditos exhumés des archives)

Y revenir.

J'ai eu envie d'y revenir, sur cette période du Pince-Oreilles.

Nous étions tous confinés, printemps 2020, « coronavirusé » à triple tours, quelques semaines d'un immense « arrêt sur image » .

Le temps s'arrêtant, j'avais du mal à ne pas regarder en arrière, en tout cas, j'avais du mal à regarder en avant et, en rangeant de vieux dossiers, je suis retombé sur le « dernier édito pour la route ».

Le lecteur, le trouvera page suivante, un petit texte écrit au moment de mon départ, quand, après 8 huit de loyaux services à la direction de l'association PINCE OREILLES, un réseau regroupant une trentaine d'équipements culturels qui œuvraient dans le secteur musical, j'étais parti pour travailler ailleurs.

Ce texte court m'a interpellé, j'ai eu envie d'y revenir, de l'explicitier, de le déployer un peu...

J'évoquais notamment « *l'ampleur des évolutions advenues* » et « *un changement d'époque* », que s'était-il passé au juste sur cette période 2007-2016 ?

Et en remontant le temps, comment le regard rétrospectif que je pouvais lancer permettait-il d'éclairer les événements ? Et tout d'abord comment étais-je arrivé au Pince-Oreilles et pourquoi ? Qu'avais-je essayé d'y faire, quel était le sens de cette petite dizaine d'années de travail ?

Je me suis rappelé que, peu de temps avant mon départ, j'avais été interviewé à quelques semaines d'écart par deux étudiantes qui réalisaient leurs mémoires universitaires et que j'avais eu la chance de recevoir ces textes d'entretiens, alors j'ai continué mon rangement... Et je les ai retrouvées !

Verba volent, scripta manent, en même temps que je me replongeais dans la retranscription de ces interviews, j'ai relu d'autres éditos écrits pour « le transistor » (le magazine trimestriel que nous confectionnions) et qui étaient venus ponctuer les évolutions constatées durant ces années-là.

J'ai commencé à malaxer toute cette matière première, à changer l'ordre des questions de ces entretiens, à en fusionner certaines ou encore à reformuler des réponses trop lapidaires ou imprécises que j'avais apportés ici ou là... Magali et Marie-Christine, étudiantes d'alors, pardonnez-moi d'avoir à ce point tourneboulé votre travail mais surtout recevez tous mes remerciements pour m'avoir permis de reprendre tout ça plus facilement qu'en partant d'une page blanche.

Sans ça, je ne pense pas que j'eus été capable... d'y revenir.

UN DERNIER ÉDITO POUR LA ROUTE

C'est la rentrée et je pars, je sors.

C'est la reprise mais je débraille et quitte la voie des musiques actuelles pour me diriger vers d'autres perspectives professionnelles

Cet éditto qui ouvre ce numéro 49 du Transistor referme, pour moi, les pages d'une belle aventure :

- 8 ans à prendre à cœur un réseau qui est, avant tout, une invite (pas si évidente quand tout tend vers l'individualisme) à « jouer collectif »
- 8 ans à donner corps, patiemment et impatiemment à une passion commune et libératrice : la musique.
- 8 ans à saisir la chance de travailler à créer les conditions pour que tous et chacun puisse se saisir de la chance de la musique...

Un moment charnière en témoin de passage, je peux mesurer aussi bien l'ensemble de ce qui a réalisé, collectivement que l'ampleur des évolutions advenues, quelques fois spectaculaires mais le plus souvent profondes et souterraines... le fait est : nous avons changé d'époque, la légitimité d'un soutien public au travail de proximité d'acteurs professionnels et bénévoles portant des projets musicaux est aujourd'hui en net recul, battue très largement en brèche.

Un moment charnière en passage de témoin, je remets, en de bonnes mains, le réseau Pince Oreilles c'est à dire un outil de travail forgé par la combativité d'activistes culturels d'hier et qui, j'en suis convaincu, alimentera la combativité de ceux à venir : l'art est public et en ces temps de recul de la légitimité de la Res Publica - de la chose publique - il importe de transmettre l'idée qu'hélas la démocratie n'est pas si facile d'entretien mais que les projets culturels vecteurs d'émancipations individuelles et collectives sont parmi les plus précieux instruments de préservation de l'essentiel.

Jean-Baptiste Jobard
(Ex-) Directeur du réseau Pince Oreilles

Texte d'éditto écrit pour « Le Transistor » le magazine trimestriel du réseau Pince-Oreilles, paru en septembre 2016

Merci d'accepter le principe de ces entretiens, ils portent sur le thème de « l'émancipation et de la musique »... Et j'interroge d'abord sur le parcours. On va commencer par là : comment on se retrouve un jour directeur du réseau Pince Oreilles ?

Ah alors comme j'ai dépassé les 40 balais maintenant, c'est forcément un parcours un petit peu long qui m'a amené là... Donc je sais pas, tu es sûre ? La réponse peut prendre du temps...

On est là pour en prendre un peu...

Bien, ok... Bon, il y a sûrement pas mal de façons différentes de raconter cette histoire... Par exemple, pour emprunter un raccourci et être un peu rapide je pourrai dire simplement que c'est parce que, lorsque j'étais adolescent dans une petite ville de la grande couronne, dans la banlieue sud de la région parisienne, j'ai eu la chance d'avoir une petite mais formidable salle de concert située à 500 mètres de chez mes parents... Voilà, parfois, ça tient à ce qui paraît être pas grand-chose... C'est à dire qu'à un moment clé de mon existence, lorsque j'étais lycéen et que, à la fois je découvrais beaucoup de choses et que je me posais énormément de questions, j'ai pu fréquenter un lieu qui m'a ouvert l'esprit sur plein d'horizons possibles... Et voilà et ce phénomène est tombé au bon moment et ce lieu qui existe toujours bien sûr, qui s'appelle *Le Rack'am* à Brétigny-sur-Orge a finalement joué le rôle de porte d'entrée vers d'autres univers et attisé l'envie de découvrir plein de choses dans un moment qui était sûrement un moment assez « charnière »...

Que se passait-il au Rack'am alors... On est quand à ce moment là, début des années 90 ?

Oui c'est ça, j'ai eu mon bac en 1994 donc c'est dans ces eaux-là... Qu'est-ce qui s'y passait ? [silence] Ben j'allais dire de la musique bien sûr mais en fait c'est même pas ça qui se passait en premier, ce qui se passait en premier c'est de la « socialité », de la sociabilité, de la rencontre quoi... Moi je m'en souviens comme d'une époque bénie ou le vendredi soir ou le samedi soir, les soirs de concert, on se retrouvait, en partie les mêmes qu'au lycée quelques heures plus tôt d'ailleurs, mais en beaucoup plus libres !... On avait pu mettre des packs de bière dans le coffre, on se désaltérait et on blablatait, on refaisait le monde, je me souviens de l'ambiance surtout, l'impression d'une liberté, tout le monde parlait avec tout le monde, il y avait une sorte d'atmosphère ambiante qui faisait que les rencontres étaient simples, voilà je me souviens d'une ambiance surtout qui donnait envie d'y aller... Plus que les groupes d'ailleurs, moi j'ai été voir plein de concerts où je ne savais même pas qui j'allais voir, parfois j'avais vaguement entendu le nom des artistes sur l'affiche mais je faisais confiance au lieu... Parfois c'était moins bien mais je me souviens qu'à l'époque il n'était pas rare qu'ils y aient trois groupes par soir donc quand il y en a qui nous saoulait, on sortait discuter dehors et puis on revenait, c'était fluide y'avait pas de vigiles à l'entrée comme maintenant systématiquement.

Et puis le *Rack'am* ou le *Plan* où j'allais aussi dans une autre ville à quelques kilomètres, c'est vraiment des petites salles, ça peut jouer fort, t'es vraiment dans la musique avec les musiciens qui sont vraiment tout proches et d'ailleurs je pense que cette proximité fait qu'ils se donnent autrement, ça n'a strictement rien à voir avec, je sais pas... *Rock-en-Seine* par exemple, j'y suis allé récemment, c'est nul ! C'est nul à chier, tous ces festivals de merde où tu t'attroupes dans une prairie comme le feraient finalement des brebis ou des moutons, tu regardes le concert sur l'écran géant à côté de la scène au milieu d'un public où la moitié à un portable en main pour filmer, je peux pas... [rire] désolé hein, l'entretien a à peine commencé et je parle déjà comme un vieux con !

Oui, oui mais on comprend qu'effectivement c'est pas la même ambiance... Et alors au Rack'am ou au Plan qui y passaient à l'époque ?

Fin des années 80, début des années 90 c'est la grande époque du rock alternatif, une sacrée vague en France et ailleurs... Moi je viens d'une famille où on écoutait surtout de la chanson française mais là j'étais à un âge où je plongeais dans des trucs avec des rythmes plus agités qui tenaient sur du basse-batterie, plein de trucs du ska, du reggae, du rap, du funk, de la world, du punk...

Et tu te souviens de concerts particuliers ? Des groupes connus ou qui le sont devenus ?

Oui bien sûr, j'ai plein de souvenirs comme ça.... Les chanteurs de *Zebda* perchés sur le comptoir du bar au fond de la salle avec le public qui se déchainait ou encore je sais pas, je me souviens de moments forts comme les *Wailers* juste devant moi alors ils devaient être même pas la moitié du groupe original à avoir jouer avec Bob Marley mais c'était merveilleux !!...

Des souvenirs, j'en ai plein, on peut faire l'entretien sur ça (rire).... Je sais pas mais par exemple tu connais « trop précieux » une chanson des Wampas ? Superbe chanson, très beau texte, eh ben lors de leur concert à Brétigny ils commencent leur set par ce titre et direct une intensité de fous !... Tellement fort qu'à la fin du morceau, du premier morceau hein, Didier Wampas casse sa guitare ! Non mais tu te rends comptes, moi je suis là dans le public à 5 mètres de lui et là j'éprouve ce que c'est que le rock and roll tu comprends ? Le rock c'est pas de calcul, pas de triche, tu t'en fous de te retrouver dans la merde après mais tu vis l'instant et si il faut casser sa guitare alors qu'il reste 2 heures de concert eh ben tu casses ta guitare ! C'est fou, c'est ridicule, c'est grandiose, c'est beau, enfin bref pour moi c'est fondateur quoi... Mais en tout cas, ce qui est sûr c'est aussi que voir l'état dans lequel les musiciens pouvaient être, c'est-à-dire s'autorisaient à être ça m'a vachement donné en vie de monter sur les planches ensuite et comprendre que la scène, c'est un bel endroit pour canaliser la folie qui parcourt nos veines à ces époques là de nos existences et qui peut continuer à les parcourir bien des années après d'ailleurs aussi [rires]...

Je sais pas, on va peut-être s'arrêter là avec les souvenirs de vieux vétérans après mais *Les Naufragés* par exemple sur la scène du *Rack'am*, ils étaient tellement beaux sur scène, ça créé une onde de choc qui dure et qui fait que encore 25 ans après moi aussi je monte encore sur scène pour être « beau et con à la fois » comme disait Brel... Tout ça parce que découvrir la musique qui se vit comme ça, ça peut marcher ! Ça peut propager des choses très fortes... Tu aurais vu leur accordéoniste comme elle jouait ou leur violoniste magnifique, ça inocule un virus, un venin magnifique.

Oui, donc c'est contagieux. Et finalement le fait de transmettre le virus à ton tour, c'est le sens de ton boulot au Pince Oreilles

Fondamentalement il y a de ça, la musique c'est hyper important, on peut s'y découvrir ! C'est un révélateur comme quand on développe une photo dans une chambre noire tu vois, il y a un processus chimique qui fait qu'on s'y révèle, qu'on s'y découvre... Ça peut être assez magique cette chimie, cette alchimie ! Bon évidemment quand on dessine, quand on écrit, quand on filme ou quand on s'adonne à d'autres passions fécondes comme ça, il se passe les mêmes phénomènes émancipateurs mais encore faut-il que la bonne personne puisse tomber sur le bon déclencheur au bon endroit au bon moment de sa vie pour que la petite étincelle se produise et puis se transforme en flammèche, en flamme qui monte vers le ciel et puis en foyer, en refuge... Merde c'est un peu emphatique ce que je dis mais ce qui est important c'est que tout le monde n'a pas la chance de rencontrer des passions-tutrices, c'est-à-dire des passions qui font grandir or c'est absolument déterminant... Et donc oui, le réseau Pince Oreilles, à son humble mesure tente de contribuer à ce travail là, on encourage les « débits de passion » que sont les lieux de musiques actuelles.

Bien parlons de ce réseau Pince-Oreilles qui associe une trentaines de lieux en Seine-et-Marne, des lieux qui ne sont pas tous des salles de concert d'ailleurs...

Au sein du réseau Pince-Oreilles, il y a une radio associative, des studios d'enregistrement, des studios de répétitions, des cafés-musiques, des MJC, des écoles de musiques, des points d'informations pour les musiciens, des collectifs d'artistes, des festivals et salles de concerts bien sûr. La plupart ont une pluri-activités et, par exemple, aucune salle de concerts ne fait que des concerts, ce sont des lieux où les musiciens peuvent aussi venir créer, répéter, se former... Autre point très important : pour la plupart, ces lieux mettent en place des actions culturelles c'est à dire des projets qui s'adressent, parfois en « hors les murs » à des publics variés, y compris ceux qui n'ont pas forcément l'habitude de les fréquenter ou qui, spontanément, n'y viendraient pas.

Oui finalement ce réseau de lieux s'adresse à tous les musiciens du territoire et, plus globalement, aux habitants de ce territoire.

Oui et cette pluri-activités, au fond, elle dit des choses extrêmement importantes, je pense, sur les politiques culturelles que l'on veut voir mises en place : on ne réduit pas les habitants ou les citoyens (appelons-les comme on veut) à qui on s'adresse à des spectateurs... même si on souhaite vivement qu'ils le soient aussi bien sûr et que l'on fait tout pour bien sûr, on ne les réduit pas à ça pour autant...

Finalement, cette pluri-activités correspond simplement aux multiples façons de profiter de ce que peut apporter la musique, la musique on peut l'écouter (et de manière parfois très différente d'ailleurs en fonction des supports, des moments, etc), on peut l'apprendre bien sûr, en elle-même mais également en découvrant les contextes culturels dans lesquels elle se situe... On peut la pratiquer évidemment, ce qui renvoie à une dimension créatrice également très importante... On peut aussi permettre qu'elle se pratique et se diffuse en créant des conditions et des moyens pour ça : quand on est animateur d'une émission de radio musicale, programmateur d'un festival, directrice d'un studio d'enregistrement, médiathécaire ou luthier, on fait partie de cette chaîne là... Une chaîne de valeur mais dans un sens différent de ce qu'entendent par là les économistes car l'idée-clée est que tout cela dépasse le consumérisme aussi, on n'est pas que des consommateurs de culture, on est aussi, tous, des producteurs de culture.

Oui « producteur de culture » parce que tu es aussi musicien amateur, c'est ça ? Tu parlais du fait de monter sur scène...

Oui mais même si je ne l'étais pas, même sans avoir de pratique artistique, je serai producteur de culture, on est tous producteurs de culture... Et cette pluri-activités des adhérents est significative de cette approche : elle correspond aux multiples façons de bénéficier de ce que peut apporter la musique en épousant finalement les différentes manières de l'écouter, d'en faire et de la vivre à tous les âges de la vie... La musique est un élément fondamental de la culture qui nous imprègne et dont nous sommes pétris et qu'on trimballe avec nous... Et puis, tu connais la phrase de Nietzsche « *sans la musique, la vie serait une erreur* »

Oui c'est une citation qui paraît assez juste... Mais cette notion de « producteur de culture », elle renvoie à la notion de « droits culturels » telle qu'elle est définie dans la déclaration de Fribourg de 2007

Exactement ! Même si d'ailleurs, on ne trouve la formulation « producteur de culture » en tant que telle dans la déclaration de Fribourg il me semble mais c'est l'idée générale. En tout cas, ce concept de « droits culturels », c'est vraiment une notion centrale, une notion aussi importante que méconnue hélas... Je dis hélas parce que justement si elle était davantage connue, elle pourrait sûrement nous aider à sortir de la manière dont nous sommes coincés dans nos actions, pris en étau...

Et quel est donc cet étau ?

D'un côté, on trouve la logique des « forces de l'économie et du marché » (l'industrie musicale, incluant les médias-diffuseurs-prescripteurs) qui tend à faire de nous de simples consommateurs, on vient d'en parler... Et de l'autre côté, nous pouvons être enfermé, par la logique dominante des politiques publiques dans un rôle unique de spectateur-applaudisseurs des créations d'une engeance particulière qui serait celle des artistes ou plutôt des créateurs (la dimension démiurgique de ce dernier terme convient hélas mieux... Il ne s'agit plus du commun des mortels, il s'agit de « créateur »)... La notion de « droits culturels » nous sort de cet étau, qui comme tous les étaux, peut broyer ou cisailier... Oui cette notion de « droits culturels » nous sort de l'ornière car elle renvoie tout simplement à notre citoyenneté

C'est à dire ? Je crois que j'ai encore besoin de quelques éclaircissements sur cette notion de « droits culturels » et le lien que tu fais avec la citoyenneté... D'autant que, d'après ce que j'ai compris, cette notion de « droits culturels » rencontre des résistances au sein même du Ministère de la Culture.

Bien sûr car cela rentre en opposition avec la manière même dont ce ministère de LA culture s'est construit... Sur l'idée qu'il y a « la » culture, une culture à laquelle il importe que tout le monde ait accès et cette culture c'est celle des « œuvres capitales de l'humanité » pour reprendre les mots de Malraux, une culture légitime, celle qui est parvenu à asseoir une domination et surtout à partir de laquelle s'assoit une domination, transmise avec un capital culturel via les institutions scolaires et familiales etc.

Tout cela renvoie au concept-clé depuis sa création en 1959 : le concept de démocratisation culturelle qui est le principe-organisateur des politiques et des financements de la culture et pour en sortir, il faut élargir l'acception même du terme « culture ».

C'est à dire ?

Eh bien, pour faire vite, la conception qui prévaut au Ministère et dans les pouvoirs publics (y compris les Collectivités territoriales qui sont sur le même paradigme et qui ne font finalement que dupliquer cette politique à un niveau local), c'est que culture = art...

Jean-Claude Wallach que nous avons fait intervenir d'ailleurs lors d'un séminaire du Pince Oreilles avait cette formule éclairante « l'art c'est la chose, la culture c'est la relation à la chose »... Et bien le concept de « droits culturels » dynamise cette conception étriquée, étroite de la culture en prenant le terme dans une acception plus large, dans une approche anthropologique et dans cette perspective la culture ce n'est pas seulement ce qui est délimité par le champ étroit des disciplines artistiques correspondant uniquement au périmètre d'action du ministère de la culture en France, cela renvoie à tout ce qui permet de me constituer, individuellement et en groupe, une identité... C'est autant la musique que j'écoute que les endroits où je vais habiter... C'est autant les livres que je lis que ce que je mange... C'est ce que je vais voir au cinéma comme les loisirs que je pratique... C'est autant mes connaissances en horticulture ou en astronomie par exemple que mes connaissances en matière de théâtre ou de danse contemporaine, tu vois ?... Ça peut être autant les langues que je parle que mes connaissances en matière de science ou encore, dans la même optique, autant le sport ou les sports que je pratique que mes connaissances en matière d'histoire de l'art, tu comprends ?

Oui, je comprends tout à fait... Ce sont les beaux-arts comme la cuisine, la littérature comme le sport, l'architecture comme le cinéma, les arts plastiques ou le patrimoine comme les langues etc, c'est bien plus vaste !

C'est ça... C'est tout ce qui contribue à faire de moi ce que je suis, tout simplement... Tout ce qui constitue mon identité et me permet d'évoluer dans mon rapport aux autres et au monde, autrement dit ce qui me permet d'être pleinement dans la vie, dans la vie de la cité et donc d'exercer ma citoyenneté pleinement, en développant mes « capacités »... Et celles des autres ! Et dans une égale dignité.

Mais si on suit cette logique qui remet en cause LA culture, est-ce que ça ne revient pas à dire, au bout d'un moment que tout se vaut ? Que le dernier tube de Céline Dion par exemple a autant de valeur que le Requiem de Mozart

L'appréciation subjective des productions culturelle induit des jugements de valeur et une hiérarchisation donc tout ne se vaut pas... C'est même sur ce principe que s'opère la distinction sociale dont parle Bourdieu dans ses livres La distinction justement et La reproduction, notamment. Il y explique que, par mes préférences, mes hiérarchies, mes classements, mes goûts, je me distingue donc j'existe et que ces distinctions renvoient à des hiérarchies dans l'espace social qui permettent la reproduction des rapports de domination d'une génération à l'autre... mais par contre, pour moi, dans une approche « droits culturels », tout se vaut en dignité ! C'est-à-dire que le professeur de musicologie à la Sorbonne qui pleure d'émotion en écoutant le Requiem de Mozart sous les dorures de l'opéra Garnier, sa larme elle n'a pas à être hiérarchisée et considérée comme plus importante que celle versée par la gardienne de mon immeuble quand elle pleure parce qu'elle est bouleversée en écoutant la voix de Céline Dion pendant qu'elle épluche les pommes de terre dans sa cuisine ou que mon oncle bikers quand il écoute Johnny à fond la caisse en nettoyant sa Harley ou que ma grand-mère qui écoute Mireille Mathieu ou que mon petit neveu qui écoute Maître Gim's ou sa sœur qui écoute de la Kpop, tu connais la Kpop ?

Non... et vu ta tête, j'ai l'impression que j'ai de la chance

C'est de la pop-coréenne et, prépare-toi à avoir un coup de vieux, ça cartonne grave chez les ados ! Mais vraiment un truc fou !... Bon en tout cas c'est compliqué en vrai ces questions, ça met en jeu de l'intime et du social... Evidemment qu'il me semble plus facile d'expliquer en quoi musicalement, musicologiquement le Requiem de Mozart ou telle œuvre de Boulez, John Cage, Stravinsky ou Messiaen sont plus intéressantes que Céline Dion ou... ou des *Sexpistols*, tiens ! Mais la décharge électrique que me procure les *Sexpistols* ou que procure Céline Dion à ma grand-mère, elle n'a pas à être méprisée pour autant et c'est aussi ce qu'apporte la notion de « droits culturels » je pense, c'est l'idée « d'égale dignité »... Quand tu arrives dans une classe d'un lycée professionnel ou d'un collège pour parler musique, ça m'est encore arrivé récemment pour présenter le spectacle « peace and love » (dans le cadre d'un dispositif de prévention des risques auditifs), tu commences pas par leur parler de la beauté du dernier titre de *Radiohead* ou de Bjork, la première chose c'est que tu leur demandes ce qu'ils écoutent et c'est de là que part la discussion.

Ça me fait penser à cette phrase que j'ai entendu lors de la dernière rencontre du Pince-Oreilles, attends je l'ai noté quelque part... « l'art, c'est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art »

Oui c'est une citation de Robert Filliou, j'aime beaucoup cette phrase... même si il faudrait l'approfondir pour voir jusqu'où on peut être en accord ou pas. Elle est très, très importante cette phrase pour moi et en même temps je ne suis pas à total 100 % d'accord avec elle... je pense également que l'art peut toucher au sublime et au sacré et donc avoir une dimension que la vie « ordinaire » atteint difficilement, bref... D'ailleurs, cette phrase, c'est l'un des viatiques que j'ai ramené d'Uzeste, il faudra que je te parle d'Uzeste et de la compagnie Lubat, si la discussion porte sur émancipation et musique, je ne peux pas ne pas te parler de Bernard Lubat !

Je le note mais avant je voudrai revenir sur ma question concernant la pratique amateur, si je comprends bien au Pince-Oreilles, votre approche est donc de les considérer d'égal d'intérêt et d'égal dignités avec celles des professionnels ?

D'égal intérêt, ça dépend mais d'égal dignité oui, bien sûr mais ça n'empêche pas de soutenir autant que possible, dans la limite de nos faibles moyens, les musiciens professionnels et ceux « en voie de professionnalisation » car très souvent pour ces musiciens le parcours est semé d'embûches et difficile. À titre d'exemple, on avait rendez-vous ce matin même ici avec Faustine pour faire le point sur des projets sur lesquels elle bosse notamment avec son groupe *La Nébuleuse d'Hima*, eh bien je peux te dire qu'elle est peut-être professionnelle mais que c'est un parcours du combattant et qu'il faut une sacré dose d'abnégation, de courage et d'énergie pour tenir, assumer toute cette précarité pour tenter de faire ce qu'elle veut vraiment faire, sans avoir l'assurance que ça marchera, évidemment... Mais en fait, pour en revenir à la question, on est piégé par le mot « amateur » qui a une connotation négative alors qu'étymologique, ça veut d'abord dire « celui qui aime », il y a une noblesse dans ce terme que son usage courant à tendance à gommer, hélas.

Et alors justement, toi dans ton rapport à la musique et l'éventuel rôle émancipateur qu'elle a pu jouer, quelle est la place de ta pratique de musicien amateur dans ton parcours?

En ce qui me concerne, cela a eu une place essentielle, notamment lors de certaines périodes de ma vie où ça a sûrement contribué à mon équilibre psychique [rires]... Si je reviens à la genèse de mon parcours, en vérité, il y a quelque chose d'encore plus importante que le *Rack'am*, ça a été la chance d'arriver au lycée l'année où s'y montait un « club musique »... Moi j'étais donc très jeune, assez paumé en arrivant dans ce grand bahut et, pour être honnête la musique ça m'intéressait pas à l'époque, sauf que je n'étais pas aveugle : j'avais bien vu que les filles avaient tendance à s'intéresser plutôt aux gars qui fréquentaient le club musique [rires] alors j'ai pris mon courage à deux mains et je suis allé voir le gars qui l'avait monté, Arnaud Gélibert que son nom soit sanctifié ! [rire] Et il a vraiment été hyper cool, hyper généreux, hyper accueillant : « tu veux venir au club musique ? ok demain soir 19h, welcome ! » et ça s'est fait comme ça, mon père m'a montré rapidement 3, 4 accords et le lendemain soir je me suis pointé et je me souviens parfaitement parce que je n'avais qu'une guitare sèche et arrivant y'avaient 3 ou 4 gars qui jouaient à fond les amplis sur leur guitare électrique et un batteur qui jouait comme un bourrin, on m'a pas entendu de la soirée ! Heureusement, de toute façon je ne savais pas jouer [rires] mais ça y était, j'étais lancé... Il y avait tellement de guitaristes que j'ai vite décidé de me mettre à la basse pour pouvoir intégrer un premier vague groupe puis un deuxième et après quelques semaines de tâtonnement on a monté un vrai groupe avec 3 autres potes, Arnaud s'était mis à la batterie et on a donné naissance à « NGS » *Nuit Gravement à la Santé selon la loi 1901*... Oui on a trouvé notre nom pendant une pause clope, lesquelles duraient d'ailleurs largement plus longtemps que notre temps de jeu effectif (rire)

Et vous faisiez quoi comme musique ?

Ben vu notre niveau, on avait pas le choix, on faisait du punk ou quelque chose s'en rapprochant vaguement [rires] Non plus sérieusement, on avait des textes en français, notamment une « anti-chanson d'amour » qui était pas mal ou un morceau qui s'appelait « polytechnique ta mère » [rires], on reprenait aussi Dutronc aussi je me souviens, « l'opportuniste »... En terme de style, c'était pas vraiment du punk mais dans l'esprit complètement dans le sens où on attendait pas d'avoir l'autorisation pour jouer, ni d'être bons pour monter sur scène, on y allait sans se poser trop de questions, on s'est mis à répéter dans un squat à Morsang-sur-Orge qui s'appelait « AK47 » et avoir assez de morceaux pour faire nos premiers sets, c'était le pied !

Les amateurs professionnels

« *L'amateurisme est un beau mot à mes oreilles* », c'est Jim Jarmusch qui le dit dans une interview récente, et il faut revenir au sens premier du terme pour comprendre son propos lorsqu'il parle « d'amateur professionnel ». Amateur signifie d'abord celui qui aime. Quand l'auteur de « *dead man* » filmait Neil Young, celui-ci lui disait « *Quand on joue du rock'n'roll, on ne réfléchit pas ! Dès que tu réfléchis, tu perds le truc. Le rock, ce n'est pas de la réflexion, c'est de la sensation* ». Et le réalisateur américain de continuer à s'interroger : dans leur meilleure période, n'est-ce pas le côté « mal branlé » des riffs de Keith Richards qui rendaient les Stones si bons, bref n'est-ce pas leur imperfection qui les rendaient parfaits ?

Comment transmettre, comment enseigner des musiques dont le caractère principal est le côté spontané, vivant, instinctif ? A l'heure du rapprochement (plus ou moins forcé) entre lieux de musiques actuelles et conservatoires, cette question se pose. Le Pince Oreilles et ses adhérents ont choisi de travailler cette problématique¹ étant convaincus que, selon le mot de Louis Chrétiennot, ce n'est pas parce qu'on enseigne la musique actuelle qu'on l'enseigne de manière actuelle...

Ainsi, il s'agit de ne pas dissocier enseignement de la musique et valorisation de la pratique amateur. Ainsi, il s'agit d'adopter une posture laissant une place implicite au fait que « l'apprenant » apporte des choses (une culture, ses envies, ses centres d'intérêt) et qu'il doit être davantage accompagné dans son propre parcours que conduit sur un chemin unique prédéterminé par un professeur. Le tout est d'aborder cela avec « professionnalisme » si on entend par là un synonyme de sérieux, c'est-à-dire de chercher surtout, par tous les moyens, à générer et alimenter plaisir et motivation. Alors, on pourra considérer qu'un véritable travail est fait sur l'accès à la culture au sens où il englobera les possibilités d'accès pour tous à la pratique artistique et s'il s'agit d'être diplômé pour obtenir une licence, cela pourrait être celle de débit de passions.

Edito de J-Baptiste Jobard
Transistor N° - Printemps 2010

Et dans ton travail au Pince Oreilles, ça te sert cette expérience de groupe et de musicien amateur ?

Bien sûr, après NGS qui a quand même duré au moins 3, 4 ans je pense, il y a eu d'autres groupes *Balanga* qui a duré aussi 3, 4 ans, *les Rois du Pétrole* bien sûr pendant une dizaine d'années et maintenant *R'N'Vin...* Ces expériences de groupe ce sont des écoles de la vie pour moi avec des expériences d'amitiés très fortes et parfois de vrais moments de dépressions quand le groupe s'arrêtait, le même type de processus qu'avec une rupture amoureuse ! Alors quand je suis face à des musiciens ou des groupes, je sais ça, je sais que tout ça peut être extrêmement important dans une vie et que ça peut vraiment compter et cela que le groupe soit bon ou pas, donc par exemple quand j'ai des retours à faire je sais que certaines remarques peuvent blesser donc je fais gaffe, je peux facilement me mettre à leur place.

Ah et alors quand le groupe s'arrête et split, comment on se remet de cette rupture amoureuse là, alors ?

¹ Le réseau vient d'adhérer au collectif RPM : Recherche en Pédagogie Musicale.

Il y a plein de cas différents, moi je vais à Uzeste justement chez Bernard Lubat pour me retaper !... Non, je dis ça car, justement je voulais te parler de la Compagnie Lubat qui travaille dans ce petit village gascon, Uzeste. Moi après *Balanga* j'avais envie de rien, je n'ai pas touché un instrument pendant presque deux ans et c'est justement en allant à Uzeste, d'abord pour travailler comme roadie sur un festival puis pour des stages de musique que je m'y suis remis. C'était génial !

Qu'est-ce qui se passe à Uzeste ?

Oh là, je peux pas vraiment te dire, c'est dur à expliquer, faut y aller pour commencer à comprendre parce que c'est d'abord une atmosphère là aussi... Déjà, c'est le Sud-Ouest, tu manges bien, tu bois bien (Sauternes n'est qu'à quelques kilomètres) et donc ils sont surtout connus pour leur festival au mois d'aout où il y a pas mal de monde mais ils organisent aussi des stages pendant les vacances scolaires et là c'est en petit comité, t'as plein de modules différents, moi j'ai fait aussi des stages d'écriture ou même un stage radio avec Antoine Chao, justement le frère du chanteur de la Mano Negra qui vivait là-bas justement... Et puis, je me souviens avec Bernard Lubat, il y avait deux ateliers, le matin rythme : il est batteur donc tous les matins, il bosse ses « fondamentaux » avec des petits d'exercice de rythme, d'indépendance des membres etc. ça te « délie » comme il dit et surtout, ça te fait comprendre que le rythme, c'est le véhicule, c'est la base de la musique, c'est ça qui t'emporte... Et puis le soir, c'est un jazzman, donc on faisait des ateliers d'improvisation où justement ce qui est génial c'est que ça te permet de renouer avec le côté spontané et sauvage de la musique, le jazz rejoint le rock qui rejoint le punk qui rejoint la musique vaudou, etc... Et puis il a toute une approche hyper rassurante. Tu sais, moi je joue depuis longtemps mais on peut pas dire que je sois un bon musicien mais avec lui, on s'en fout, c'est même mieux de pas être bon parce que finalement il te demande d'être surtout toi, spontané et donc de désapprendre ce que tu as appris et qui t'emprisonne, il te demande de trouver ta musique, notamment en improvisant. Et je me souviens qu'il y avait des super instrumentistes pendant ce stage et qu'ils entraient vachement plus difficilement dans l'improvisation parce qu'ils jouaient trop bien, ils se réfugiaient derrière ce qu'ils avaient appris à faire, alors que moi quand je savais pas faire grand-chose, c'était limite plus facile parfois... On faisait des exercices assez marrant, je me souviens d'un où t'es en petit groupe de 4 ou 5 dans une petite pièce remplie d'instruments avec Lubat et il te dit, « tiens vas-y tu prends ce que tu veux, cet accordéon, ce tambour, ce piano, ce trombone, ce que tu veux mais je voudrai que tu me racontes ta vie en improvisant une musique, vas-y » Bon ça ça arrive plutôt à la fin du stage quand t'es bien chaud mais ça donne des moments uniques.

Avec mon pote coordinateur du réseau 91, on a fait une interview de Bernard Lubat où on l'interroge sur son rapport à la musique et à l'enseignement de la musique, faudra que je te fasse lire ça, ça pourrait t'intéresser. Moi, en tout cas, à chaque fois que j'ai été à Uzeste et hélas ça fait une éternité que je n'y ai pas mis les pieds, ça m'a donné, comme une transfusion de sang neuf grâce à ce concentré de musique et aussi l'importance de la tchatte, de parler, de réfléchir ensemble, pendant le festival il y a plein de débats politiques aussi, hyper intéressants.

Alors justement, en parlant de « réfléchir ensemble », venons-en maintenant à ce travail du Pince-Oreilles... Comment fonctionne ce réseau et tout d'abord, ça vient tout d'abord ce nom « Pince-Oreilles »

Au départ ce nom a été choisi parce que l'intention des salles qui ont créé le réseau était de « pincer l'oreilles » des élus locaux (les maires par exemples ou les conseillers : départementaux, régionaux)... Eh oui, l'idée était de leur dire « oh, oh, on est là, on existe, ce que l'on fait a de la valeur, cessez de nous ignorer »... Les musiques actuelles, à l'époque, étaient considérées par les politiques comme, au mieux, une musique de jeunes, en tout cas une sorte de « sous-culture » qui ne faisait clairement pas partie de la culture « légitime »... et donc légitimement finançable.

Le point de départ est donc 1999, 8 structures se trouvent suffisamment de points communs pour se dire qu'elles avaient des choses à faire ensemble et que créer une association allait pouvoir structurer cette action collective. En dehors d'être sur un même secteur d'activité et sur un même territoire, ces lieux partageaient surtout des valeurs qui ont été ensuite exposées dans la charte du Pince Oreilles... Cette charte souligne notamment l'importance de respecter la diversité des expressions culturelles et qui sous-tend donc une tolérance envers les pratiques des uns et des autres

C'est très « droits culturels », ça !

Oui, c'est vrai mais à la création du réseau, quasiment dix ans avant la déclaration de Fribourg cette notion ne circulait pas encore... D'ailleurs, dans la charte du Pince Oreilles actualisée, on ne renvoie même pas à la notion de « droits culturels », en revanche on se réfère d'une part au manifeste *Pour une autre économie de l'art et de la culture* de l'UFISC et d'autre part à la déclaration de l'UNESCO de 2005 sur la diversité des expressions culturelles.

Dans votre charte, il y a des choses aussi sur la manière de gérer et piloter un projet, la place de chacun dans le processus de décisions par exemple

Oui c'est une cohérence d'ensemble qui nous a conduit d'ailleurs à adopter un fonctionnement où chaque membre du réseau est au Conseil d'Administration, ce qui signifie que chacun a le même point dans les décisions d'orientation du réseau... En tout cas, oui, il me semble que cette notion de droits culturels induit une réflexion sur la gouvernance des projets, comment faire en sorte qu'elle soit la plus démocratique possible... C'est toujours cette même idée simple finalement : comment parvenir à se faire une place mais en même temps faire une place aux autres ?

Dans la charte, j'ai noté aussi un extrait où il est indiqué que les adhérents cherchent « la complémentarité entre eux de façon à faciliter la synergie des projets sur un territoire. »

Oui, c'est à nouveau l'attention particulière au territoire de proximité qu'on évoquait tout à l'heure... c'est à dire, en quelque sorte, on ne fait pas du « hors-sol », on travaille avec la population de la ville et des alentours, on s'adresse à eux (c'est-à-dire en creux on tient compte de leurs particularités aussi) et donc qu'il ne peut pas y avoir deux projets identiques, un projet se définit forcément en fonction d'un territoire et de ses spécificités... Et puis pour moi, ça revient aussi à se poser une question de taille : à qui appartiennent les lieux culturels ? Cette question est tout simplement cruciale, elle m'obsède de plus en plus... Elle renvoie à la notion de « bien commun » justement qui implique d'une part une réflexion sur les modes de gestion (on ne gère pas un « commun » comme une entreprise privée classique) et d'autre part une réflexion sur le sens profond de notre travail, le sens profond de notre travail c'est préserver et développer la ressource que constitue la musique pour, en quelque sorte, réussir à faire humanité ensemble...

Oui, ça c'est l'objectif mais si j'en reviens à la genèse, j'ai vu que le Pince-Oreilles a été créé au même moment que d'autres des réseaux similaires dans les autres départements d'Ile de France mais également, souvent au niveau régional, dans la France entière...

Oui car ce besoin de travail en réseau correspond quand même au départ à une spécificité du secteurs musiques actuelles avec des valeurs et une sorte d'éthique partagés. À mon sens, créer un réseau, cela revient à accorder de l'importance au fait que l'action menée sur un territoire doit et peut être relié, maillé avec ce que le voisin réalise un peu plus loin car on a conscience de « faire un tout ». Vis à vis du public, des spectateurs ou, plus encore des musiciens (amateurs et professionnels) ce que l'on propose, notre « offre de services » que l'on destine à tous sur le territoire a besoin d'être pensée, concertée, réfléchi collectivement pour être la plus intelligente et efficace possible... C'est une réflexion sur finalement la manière dont, ensemble, on peut créer une sorte de « bien commun » au bénéfice de tous, de l'intérêt général... Mais cela ne se fait pas forcément facilement d'un claquement de doigts, on a besoin d'outils pour ça et les réseaux comme le Pince Oreilles c'est justement ce type outils-facilitateur là. ... Sans compter que cette démarche peut aussi être bloquée ou empêchée quand on a affaire à une démarche trop autocentrée, par exemple dans le sud du département il y a l'association Notown-Musiquafon qui est dirigée depuis le départ par un gars qui se vit comme étant persécuté par tout le monde et qui est incapable de travailler véritablement avec les autres finalement d'où le fait qu'il est sorti avec pertes et fracas du réseau un jour d'assemblée générale, c'est ce que j'appelle le syndrome du « tout à l'égo »... Or, pour moi, la vertu du travail en réseau c'est aussi d'être cet espace d'auto-apprentissage d'une forme de responsabilité qui est de bosser avec les autres en prenant conscience de notre interdépendance et ça c'est une posture foncièrement anti-capitaliste, anti-libérale : on ne réussit pas en marchant sur la gueule de son voisin, en captant des parts de marché à son détriment, en se réjouissant si il fait faillite ou si on fusionne-absorbe... on réussit avec les autres... D'un point de vue philosophique, ça renvoie aussi à la notion d'archipel d'Edouard Glissant et aux concepts d'identité-racine et d'identité relation... bon mais là ce serait peut-être un peu long de partir sur tout ça.

Oui ma prochaine question n'était pas philosophique mais sur l'action du Pince-Oreilles, concrètement elle consiste en quoi ?... Et question subsidiaire, vous êtes combien dans l'équipe ?

Alors le réseau, c'est évidemment plus d'une centaine de membres si tu comptes les militants-bénévoles et les salariés des structures adhérentes et s'ajoute donc le travail direct de l'équipe ici, pour le moment on a la chance d'être quatre puisque Bilitis est venue nous rejoindre pour un stage de quelques mois, elle est super compétente en communication et elle nous file un coup de main, elle travaille pas mal avec Claire qui est la seule « permanente » avec moi en CDI et qui est chargée de la communication et de la scène locale. Et actuellement, on a donc la chance d'avoir aussi Guillaume qui est, malheureusement sur un contrat court d'un an (et sans rire, Pôle Emploi appelle ça un « emploi d'avenir »!), à temps partiel et lui il a été recruté pour développer notre projet intitulé « Autoprod'77 » c'est un dispositif de dépôts-ventes de disques auto-produits par les musiciens du département qui vise à leur donner une visibilité et leur permettre de vendre leurs disques auto-produits idéalement au public le plus large possible sur le territoire mais en s'appuyant notamment fortement sur le réseau des médiathèques en Seine-et-Marne qui a pris l'habitude d'en acheter grâce au catalogue que l'on a constitué et qu'on actualise en permanence.

Et ça marche bien ce dispositif ?

Pas encore autant que ça pourrait, je pense, c'est pour ça qu'on a répondu récemment à un appel à projet qui a été lancé par le bureau « économie sociale et solidaire » du Conseil Départemental et on a fait partie des actions retenues avec un peu de financement à la clé, ce qui a permis d'embaucher Guillaume... Avec ce projet, on tente un « circuit-court » de la culture pour court-circuiter un minimum le système actuel où de nombreux artistes intéressants n'ont absolument aucune chance d'arriver aux oreilles du public et découvert... C'est beaucoup plus facile qu'avant de faire un disque et de produire de la musique par contre il y a toutes les chances que cette production passe inaperçue. La question est donc : peut-on inventer un système économique local, même modeste, qui facilite le lien entre (auto)producteurs et consommateurs et qui irait vers un fonctionnement inspiré des AMAP mais dans le secteur culturel cette fois-ci.

Ça peut paraître optimiste

Peut-être mais, comme disait Brecht « ceux qui luttent ne sont pas sûrs de gagner, mais ceux qui ne luttent pas ont déjà perdu »... Plus sérieusement, c'est à ça aussi que servent les associations, essayer des choses, quitte à se planter, c'est sûr mais c'est en se plantant aussi qu'on trouve parfois des solutions... Oui voilà, c'est en se plantant qu'on se donne une chance que ça germe, logique non ?

Et puis, même si ça ne marche pas formidablement mais que ça ramène déjà un peu d'argent de ci, de là aux groupes Seine-et-Marnais, ça sera déjà souvent plus que ce que leur rapporte la SACEM et ça pourra être réinvesti dans le disque suivant ou dans la location d'un bus-tour pour partir en tournée ou dans la fabrication d'affiches pour le prochain concert...

« JE CRACHE AU CIEL ENCORE UNE FOIS »

« Mon coeur, arrête de répéter, qu'elle est plus belle qu'avant l'été, la Mathilde qui est revenue... » Tellement belle la dernière production de *La Mathilde* que le groupe fait la couverture de ce Transistor. Depuis leur début en 2006, et un passage sur la Pépinière² en 2010, que de chemins parcourus pour ce groupe « local » de grands voyageurs qui a écumé les salles bien au delà de la Seine et Marne...

Dans la chanson éponyme³, le grand Jacques clame : « *Bougnat, apporte-nous du vin, celui des noces et des festins* ». Il a raison Brel, ça se fête une sortie d'album surtout quand on sait ce que ça demande d'énergie, d'investissements, de volonté !

² La compilation annuelle du Pince Oreilles

³ *Mathilde*, Jacques Brel, album *Ces gens-là* Barclay 1966

Et pourtant, si le problème n'était plus là... Les moyens d'enregistrer un support de qualité se sont largement démocratisés. Le véritable tour de force consiste maintenant davantage, en ces temps de « crise du disque », à parvenir jusqu'aux oreilles des auditeurs. Paradoxalement, malgré la facilité d'accès à l'offre musicale sur le net, nous savons bien ce n'est hélas pas parce qu'on est écoutable qu'on est écouté⁴...

« *Ma mère, voici le temps venu, d'aller prier pour mon salut...* »... En termes de production, trois sociétés contrôlent les $\frac{3}{4}$ du marché du disque, celui-ci se vend à 80% dans les supermarchés ou les grandes surfaces culturelles et ce sont les majors qui détiennent 80% de la distribution⁵... La voie est donc bien étroite pour les groupes « émergents ». L'intérêt d'initiatives comme « Autoprod'77 » se mesure donc à l'aune de ce contexte. Ce dispositif est porté par le Pince Oreilles depuis une petite dizaine d'années, une décennie marquée par de profondes mutations pour les artistes et leur entourage... Nous présentons cette expérience dans le dossier de ce numéro et parions sur l'avenir de ce type de « circuit-court » pour court-circuiter, ne serait-ce qu'à la marge, l'implacable fatalité des mécanismes économiques qui jouent clairement contre la diversité artistique.

Ouvrir ce numéro 38 du Transistor, c'est donc une nouvelle fois, prêter l'oreille à nombre de projets musicaux qui se développent près de chez vous et ainsi peut-être (re)découvrir le plaisir de découvrir...

« *Je crache au ciel encore une fois, Ma belle Mathilde puisque te v'là, te v'là !!!* »

Edito de J-Baptiste Jobard
Transistor N° - date

Votre projet « Autoprod' 77 » n'est pas forcément encore hyper connu du grand public, en revanche tout ceux qui vont en concert y trouvent le Transistor, le trimestriel gratuit du réseau or j'ai vu que l'ensemble des autres réseaux, dans le 91, le 92 ou le 78 notamment, avaient arrêté de faire leur magazine ou le réduisaient à un simple agenda de concerts, visiblement parce que ça leur revenaient trop cher, vous par contre vous continuez avec le Transistor ?

Oui, le Transistor on le trouve un peu partout sur le département, dans les salles de concerts et les lieux adhérents du réseau mais pas seulement, dans nombre de médiathèques, de points-infos jeunes, d'écoles de musique, de magasins de musiques, etc. En fait, ce magazine nous aide vraiment dans notre travail, il contribue à apporter une réalité d'existence à cette scène locale et puis c'est un marqueur très fort du réseau puisqu'il existe depuis la création du réseau, cela a été l'une des toutes premières actions collectives mise en place par les adhérents...

Il y a deux choses qui nous permettent de continuer : tout d'abord l'équilibre économique de notre trimestriel est certes fragile mais ça tient ! On a trouvé une sorte de rythme de croisière, pour l'impression, la diffusion et le maquettage-graphisme on travaille avec les mêmes prestataires depuis longtemps, on se connaît bien et on a trouvé un fonctionnement où chacun s'y retrouve et on parvient le plus souvent à équilibrer le coût de fabrication avec la vente des espaces publicitaires où on a toujours gardé une cohérence, à la différence par exemple du Combo 95, c'est pas des pubs pour des banques, c'est toujours en rapport avec la musique (magasins de musique, luthiers, festivals, etc...)

La deuxième chose, encore plus importante, c'est que le magazine est porté par une dynamique bénévole qui nous fait tenir la route. Luc, le rédacteur en chef, s'occupe du *Potomak*, une salle de concert à Brie-comte-

⁴ Voir à ce propos, la citation de Marsu dans le présent dossier page 17

⁵ Etude de l'Observatoire de la musique, citée dans La musique assiégée, Dudignac, Mauger, édition L'échappée

Robert, c'est un puit de connaissances de la scène musicale locale et il fait un travail énorme et l'équipe des chroniqueurs de disques, ce sont des experts qui prennent vraiment plaisir à échanger entre eux et c'est vraiment des gens passionnés et passionnants qui ont des connaissances en musique énormes, parfois sur des niches très pointues de post-rock progressif ou de rap ou de doom-métal ou je ne sais quoi... Dans l'équipe de chroniqueurs, on retrouve des salariés des salles adhérentes mais aussi une instit' passionnée de musique, un étudiant en journalisme ou encore des médiathécaires d'ailleurs, eux ils sont vraiment impressionnants, ils connaissent tout !! Vraiment tout, du plus obscur groupe du fin fond de la Seine-et-Marne jusqu'au dernier combo californien ou australien à la mode, ce sont des encyclopédies vivantes !

Donc, on édite et on diffuse 3 numéros par an du Transistor à 6 000 exemplaires depuis tellement d'années qu'il fait partie du paysage quand même maintenant et ce serait vraiment dommage d'arrêter le magazine, ce serait une vraie perte même si l'heure est au tout numérique et que le papier semble démodé

ECOUTER LE « TRANSISTOR »

Lire le « Transistor », c'est écouter la scène locale... Entendez par là... L'ensemble des groupes du département qui trouvent dans ses colonnes une chambre d'écho. Numéro après numéro, leurs actualités impriment les pages d'une riche histoire dont le Pince Oreilles propose aussi la retranscription dans une exposition⁶ qui donne à voir et à comprendre trois décennies d'aventures musicales, une approche déjà patrimoniale des musiques dites... Actuelles.

Les ondes du « Transistor » peuvent parfois également transporter, bien au delà des frontières géographiques de notre département, dans quelques immensités vertigineuses, comme celles, virtuelles, offertes par la toile... Ainsi dans ce numéro, vous trouverez un dossier prolongeant celui du dernier trimestre, notre intention : aider à percevoir, analyser et se repérer dans la révolution numérique en marche pour les musiciens mais également l'ensemble des citoyens mélomanes...

77.77 ... Régler l'antenne et trouver la bonne fréquence permet également bien d'autres choses : être informé des concerts au jour le jour ou encore des festivals estivaux près de chez vous. Mais se brancher sur notre trimestriel, c'est également prêter l'oreille au travail tenace, patient et passionné des trente structures seine et marnaises (voir cartographie page 34) qui ont choisi la solidarité entre elles en se constituant en réseau.

Nous saluons en particulier ici celle de Torcy qui vient de perdre, en la personne de Patrick Mary, un des activistes qui œuvrait depuis le début du Pince Oreilles à la réalisation de projets artistiques de proximité, ce « Transistor » lui est naturellement dédié.

Jean-Baptiste Jobard
Directeur du réseau Pince Oreilles
Edito Transistor N° - Printemps 2010

Bien et pour finir avec la présentation de l'équipe, toi tu y fais quoi alors ?

Moi, j'essaie de coordonner tout ça au mieux, de rendre l'ensemble le plus efficace possible, je mets de l'huile dans les rouages mais surtout je fais des dossiers et je cherche de l'argent !... Non j'exagère mais

⁶ Intitulée « Le Son des Amplis »

hélas il y a quand même un sérieux fond de vérité : comme tous les directeurs d'associations quasiment, je passe de plus en plus de temps dans les bilans et les demandes de financement pour avoir de quoi fonctionner tout simplement.

Et alors je reviens sur le fonctionnement justement et les actions concrètes du Pince-Oreilles

Concrètement le Pince-Oreilles mène de nombreuses actions et projets en simultanée : des formations mutualisées pour les musiciens, des dispositifs d'accompagnement construits à plusieurs sur le département, des annuaires communs pour renseigner sur l'offre de services, des points d'informations, le dispositif de dépôts-ventes de disques auto-produits « autoprod'77 » dont on a parlé, une compilation annuelle de groupes repérée par les professionnels du secteur, le magazine (nous venons d'en parler avec un agenda concerts, des interviews, des dossiers etc, etc.) mais puisque nous sommes au XXIème siècle maintenant, nous avons évidemment aussi créé, et nous animons, une plateforme internet où l'on peut trouver, notamment, une « vitrine » de la scène locale où les groupes ont leur propre page, etc....

...Par le passé, l'action du Pince-Oreilles cela a été également un festival, une émission radio, une exposition qui retraçait « 30 ans d'activisme musical » sur le département etc....

Pourquoi le Pince-Oreilles a-t-il abandonné ces actions ?

Pour une raison basique qu'on exprime avec un mot compliqué dans notre charte : le principe de non-subsidiarité. Cela veut dire simplement que le réseau s'interdit de faire quelque chose si un adhérent le fait déjà (un festival par exemple) et cela s'explique facilement : le réseau est là pour faciliter la vie de ses adhérents et non pas prendre leur boulot ! Le réseau Pince-Oreilles n'existe pas, n'a pas de raison d'être sans ses membres, ça paraît une évidence mais il est nécessaire de le rappeler et de se le rappeler sans cesse car il peut y avoir tendance, dans tout réseau, à s'institutionnaliser et à exister en soi et pour soi en perdant de vue tout ça... Bref, le principe qu'on s'est fixé c'est que le Pince-Oreilles n'agit que lorsqu'il y a une plus-value à déclencher la force collective du réseau mais la force du réseau tient d'abord à ses adhérents, il faut que eux soient forts et en capacité d'agir, c'est ça fondamentalement la raison d'être du Pince Oreilles, il n'est qu'un outil au service des structures du terrain.

D'où le fait d'ailleurs qu'au fur et à mesure des années, nous sommes allés moins vers du « concret » et davantage vers un travail de fond avec des études notamment : par exemple, on se prépare à lancer une étude sur l'offre d'enseignement de la musique sur le territoire. On a réalisé, il y a peu un état des lieux des musiques actuelles sur le territoire pour préparer un éventuel SOLIMA (schéma d'orientation des lieux de musiques actuelles), on avait déjà produit par le passé ce type de diagnostic partagé autour de schéma de développement des musiques actuelles pour la Seine-et-Marne... Bon, je comprends que tout ça ne paraisse pas forcément très concret mais c'est pourtant très important.

Oui et donc un travail plus invisible, j'avoue qu'avant d'être stagiaire au sein du réseau, je me demandais ce que vous faisiez, à quoi vous passiez vos journées...

Je comprends tout à fait mais justement je me permets une petite remarque sur ta question initiale parce que depuis quelques temps, j'ai appris à me méfier des questions qui commençaient par « concrètement », non pas parce qu'elles ont pas de sens et il est normal que tu la poses pour cerner l'action d'une structure comme le Pince Oreilles qui est un réseau et qui peut peut-être apparaître de loin comme un peu nébuleux... Mais justement, il n'y a pas que l'action concrète, il y a la réflexion qui l'accompagne et l'oriente et permettre cette réflexion collective c'est de moins en moins évident dans le contexte actuel. Or, c'est précisément ce qu'on essaie de faire avec le Pince-Oreilles : créer un espace de travail, ouvert à tous ceux qui se retrouvent dans les valeurs exprimés dans la charte. Un espace qu'on essaie de rendre accessible aux acteurs du secteur (salariés et militants-bénévoles) pour que, ceux qui le souhaitent, puissent s'y investir et s'y rencontrer afin de participer et d'alimenter la réflexion et donc enrichir l'action. Ça passe par l'échange entre pairs, y compris lorsqu'on n'est pas d'accord d'ailleurs, on essaie aussi d'organiser des débats et des confrontations d'idées afin que les rencontres entre les points de vue soient fructueuses, c'est l'un des rôles du réseau... Et donc, si ce mot « concrètement » commence à me hérissier le poil, c'est parce qu'on baigne tellement dans un système néo-libéral où il y a une sorte d'injonction à être toujours concret, efficace, pragmatique parce que ce qui compte c'est la productivité finalement, la rentabilité, la performance, la frénésie de l'activité économique aveugle à ses conséquences désastreuses dans un contexte de concurrence généralisée et

permanente de tous contre chacun... Et donc, il n'est pas si évident de préserver voire développer des espaces où on s'arrête et on réfléchit tout simplement, des sortes d'oasis de non-productivité, non-rentabilité, non-performance économique... C'est vraiment pas évident, il y a une petite musique par exemple qui invite les associations en permanence à s'interroger sur leur « modèle économique »... Ça, on l'entend de plus en plus et en réalité c'est une injonction à développer nos recettes d'activités et avoir recours au mécénat pour « diversifier » nos financements et être, soi-disant moins dépendant des financements publics mais justement notre objectif n'est pas là ! Notre but est précisément de voir comment on peut ne pas être enfermé dans ce jeu économique, où de toute façon les dés sont pipés, mais plutôt de voir comment on contribue à la construction de quelque chose comme « le bien commun » ou « l'intérêt général » avec cet outil de travail et de passion qu'est la musique... Tout ce dont on parlait tout à l'heure.

Oui mais il y a bien une réalité économique qu'il faut prendre en compte et d'ailleurs c'était une de mes questions : comment et où le réseau trouve-t-il ses ressources

Oui, on est obligé de la prendre en compte cette réalité économique, c'est sûr et notamment quand on veut la changer [rire] ou en tout cas la subir le moins possible...

Pour répondre précisément à ta question sur le financement du Pince-Oreilles : sur un budget annuel d'environ 115 k€, un tiers vient du Département avec qui nous avons, depuis 2007, des conventions tri-annuelles de 40 k€. Ensuite, il y a l'apport de la Région pour 25 k€ et de l'État via la DRAC avec 20 k€ mais ces financements, les deux derniers surtout apparaissent de plus en plus fragiles... Ensuite, on rentre approximativement 7 k€ avec la trentaine d'adhésions par an (d'un montant différent, plus la structure a un budget important et plus son adhésion est élevée), complété par environ 4 k€ de recettes publicitaires sur le Transistor (la plupart du temps ce sont les adhérents qui achètent ces encarts pubs)... Le reste, ce sont des financements ponctuels que l'on trouve, en répondant à des appels à projets sur lesquels on est en veille dans le domaine de l'économie sociale et solidaire par exemple ou encore émanant de la direction territoriale de la cohésion sociale... Et c'est cette partie très importante qui permet de boucler non pas les « fins du mois » mais les « fins d'année » pour ne pas être déficitaire qui est de plus en plus compliqué et qui me prends de plus en plus de temps dans les dossiers, dans les bilans, dans les veilles sur les appels à projets, etc.

Sur quoi se basaient les motivations qui conduisaient ces Collectivités Publiques à vous financer et qu'est-ce qui a changé récemment pour que cela soit re-questionnés niveau de la Région et de l'État notamment,

Ces dernières années, on (c'est un « on » très collectif désignant l'ensemble des réseaux comme le Pince-Oreilles) a réussi à rendre évident que musiques actuelles, c'est beaucoup de musiciens, c'est beaucoup de spectateurs, c'est un secteur d'activités et d'emplois qui ne peut plus aussi facilement qu'auparavant passer sous les radars d'une politique culturelles et pour définir cette politique, avoir des interlocuteurs organisés capable de fournir des données, des informations, des analyses, des argumentaires et également de structurer depuis le terrain l'action publique, ça peut paraître essentiel... En tout cas, pour une Collectivité qui ne considérerait pas avoir la science infuse et tout comprendre à la situation... en restant la plupart du temps dans ses bureaux à Paris...

Tu vois, par exemple, le Département a obligation légale d'organiser sur son territoire un schéma d'enseignement artistique, ici en Seine-et-Marne comme dans beaucoup d'autres territoires, il n'y a pas de réseau d'école de musique et d'école d'art... Eh bien je peux te garantir que la politique publique d'enseignement artistique est beaucoup plus difficile à mettre en place et bien moins efficace que si il y avait un réseau d'acteurs de terrain structuré, organisé avec qui travailler...

Le hic, le vrai problème est que dans un contexte d'austérité budgétaire ou de rationalisation budgétaire appelons-ça comme on veut, en tout cas de raréfaction de la ressource publique, il est moins évident d'accepter d'être mordu de la part de la main qui nourrit... Je m'explique, en 2005-2007 quand le réseau est passé, en deux ans, d'un soutien de 4 000 à 40 000 euros, la situation était complètement différente, le Département considérait que c'était une richesse d'avoir un réseau capable de rassembler des acteurs travaillant sur des sujets pour faire émerger et exister une parole collective et une véritable interlocution... Aujourd'hui, nous sommes beaucoup plus vu comme des épines dans le pied, comme des empêchements de tourner en rond, comme ceux qui ne sont jamais satisfaits... Et c'est vrai qu'on est pas du tout satisfait des politiques culturelles mises en place et on le fait savoir, c'est notre rôle, même si cela nous amène à porter un regard critique sur l'action de la Collectivité qui nous finance par ailleurs.

Et quels sont les désaccords principaux sur cette politique culturelle menée par vos financeurs ?

Eh bien, d'une manière générale, on en parlait tout à l'heure à propos du Ministère de « La » culture, ces politiques se basent sur le paradigme de la démocratisation culturelle... et pour moi, ce paradigme aboutit à faire des politiques culturelles davantage des outils de reproduction des rapports de domination sociale que des instruments de l'émancipation individuelle et collective, c'est un premier point (je pourrai développer et te raconter avec quel mépris on parle des MJC et du « socio-culturel » à la DRAC mais ça pourrait être long...). Le second est lié à ce contexte de « rationalisation budgétaire » permanent depuis la crise de 2008, une des conséquences qu'une politique s'impose, je l'appelle la politique du « château d'eau » ou du « ruissellement » ou du « rayonnement » et cette politique peut être résumée en une formule proverbiale bien connue : on ne prête qu'aux riches.

C'est le principe selon lequel on arrose là où c'est déjà mouillé

Exactement, c'est ça le château d'eau, on favorise le centre en espérant que ça ruisselle jusqu'à la périphérie. Ça a des traductions extrêmement concrètes en matière d'aménagement du territoire, on favorise les métropoles et on espère qu'un peu de richesse retombera sur les banlieues, les zones péri-urbaines (et il y en a beaucoup en Seine-et-Marne) voire en milieu rural... Cette manière de penser est une vraie saloperie et c'est incroyable mais ça marche vraiment comme ça ! C'est avec ce type de raisonnement, ce type de logiciel cognitif que les décisions politiques empreintes de bureaucratisme sont prises et ont des conséquences énormes et souvent méconnues ou incomprises par ceux qui les prennent... C'est aussi absurde que l'histoire du fou qui a perdu ses clés et qui cherche sous le rayon du lampadaire au prétexte que c'est le seul endroit où il y a de la lumière !

Comment ça se traduit tout ça au sein du réseau Pince-Oreilles ?

Déjà de la manière que l'on évoquait à l'instant : maintenant on est vu comme des emmerdeurs, avant nous étions des partenaires sérieux et intéressants avec qui la discussion permettait d'élaborer une politique publique construite en tentant de tenir compte de la réalité des acteurs de terrain. Ensuite, ce changement d'époque, je l'ai effectivement vécu de l'intérieur en arrivant avant la crise de 2008 et en voyant ses conséquences mais pas immédiatement d'ailleurs, cette crise financière, économique a éclaté (avec les subprimes, l'histoire du sauvetage public des banques) mais l'onde de choc pour les petits acteurs associatifs de terrain que nous sommes a été assez longue à se propager... C'est un peu comme quand tu entends le bruit du tonnerre mais qu'il y a un certain laps de temps avant que l'éclair ne frappe ! Je raconte souvent une anecdote qui m'a fait comprendre qu'on avait changé d'ère : une discussion en 2011 avec le responsable des finances du Conseil Général qui connaissait bien le Pince Oreilles et on a eu un jour une discussion assez longue au cours de laquelle on lui a présenté les projets sur lesquels on était et pour lequel on demandait le soutien annuel du Département et là, à la fin, il pose ses lunettes sur la table comme ça et il nous dit texto « en fait, il ne faut plus vous demander comment le Département peut aider le Pince Oreilles dans son action, il faut vous demander comment le Pince Oreilles peut aider le Département » et là moi j'ai eu une révélation, c'était une sorte d'épiphanie, j'ai compris, j'ai tilté... Avant cette époque, au début des années 2000 par exemple, il y avait une sorte de confiance tout de même des collectivités publiques envers les associations, alors que maintenant je te jure que quand je parle de subvention de fonctionnement dans certains bureaux à la Région ou à la DRAC, j'ai l'impression d'avoir dit un gros mot, d'avoir blasphémé, d'avoir mis le doigt sur un tabou : financer une associations pour lui permettre de travailler, de fonctionner ? C'est devenu impensable, il ne reste que du financement sur projet mais ces projets, non seulement ne couvrent pas les frais de fonctionnement mais surtout ils ne sont plus à l'initiative des associations mais des collectivités qui mettent les associations en concurrence entre elles pour le réaliser... C'est ce changement très, très profond qui s'est inscrit dans les mentalités ces dernières années.

La deuxième illustration évidente de ce changement d'époque, c'est tout simplement le nombre de structures soutenues au sein du réseau... On parlait de la DRAC tout à l'heure, il n'y a plus que 3 adhérents sur 34 sont financés par le Ministère de la culture, ça doit représenter une enveloppe d'environ 160 k€ annuel je pense, rapporte ça au budget par jour de l'opéra de Paris, tu vas voir.

Quand je suis arrivé il y en avait davantage mais tout a été resserrés sur les plus « grosses ». Quand on a interpellé les « conseillers musique » sur ça, ils ont été droits dans leurs bottes en nous expliquant qu'on avait rien compris et que le pire était ce qu'ils appellent le « saupoudrage » c'est-à-dire le versement à plus de structures mais avec des petites subventions... On a eu beau leur expliquer que les 8 000 € supprimés

dans le budget modeste de l'Espace Prévert de Savigny-le-temple c'était pas du « saupoudrage » vu des membres bénévoles du Conseil d'Administration de l'établissement, que ça empêchait par exemple de passer le chargé d'action culturelle à temps plein, que le projet de disque des musiques du monde avec les femmes des quartiers ne pourrait pas se refaire alors qu'il avait donné des résultats intéressants... Rien à faire, la décision était prise, de leur bureau c'était du « saupoudrage » alors que nous on savait les conséquences sur le terrain, voilà c'est un exemple mais hélas il y en a plein d'autres... C'est un peu toujours pareil : une logique de comptabilité contre une logique de proximité humaine et c'est la logique de comptabilité qui gagne à tous les coups, sauf que le paradoxe c'est que le coût de cette « victoire » n'est pas vu... Et que cette « victoire » nous fait beaucoup perdre en réalité

Pour me faire un peu l'avocate du diable, ce ne sont pas les conseillers musiques qui ont décidés des coupes budgétaires en amont, ils font ce qu'ils peuvent avec les « moyens contraints » qu'on leur donne d'une part et d'autre part les associations ne font pas toutes un travail formidable

Sur ce dernier point, je suis d'accord évidemment et c'est l'un des rôles du réseau... Moi je suis souvent à l'interface entre les élus et agents de Collectivités Publiques, j'ai des rdv avec eux, on travaille ensemble et je connais leurs raisonnements, leurs arguments, leurs contraintes aussi, leurs logiques et de l'autre côté, je suis au service de mes adhérents et c'est parfois délicat mais oui, la semaine dernière encore, j'ai tenté de faire comprendre avec diplomatie que le projet d'activité qu'avait fourni une MJC était vraiment trop bâclé et que, en gros, il fallait revoir la copie parce que derrière il y avait la demande d'argent public et qu'il fallait être à la hauteur... Sur le deuxième point de ta question : oui les conseillers musiques font avec les budgets qu'on leur donne même si j'en ai quand même vu appliquer des directives avec un sacré zèle parce que, au mieux ils étaient complètement indifférents à certains projets ou au pire parce qu'ils les méprisaient... Et les choix budgétaires sont tout de même fait de manière très inégalitaires avec cette idée souvent donc qu'il faut éviter le « saupoudrage » et qu'il vaut mieux concentrer les moyens sur quelques lieux à qui on va demander de « rayonner » sans jamais qu'on ne définisse vraiment ce qu'on entend par rayonner d'ailleurs...

Pourtant tu étais comme moi à la présentation de la future scène nationale de Sénart, là on voyait bien ce que ça voulait dire « rayonner »

Oui parlons-en... Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, d'autant que les bureaux du Pince-Oreilles ont longtemps été à Moissy-Cramayel où était situé l'un des bâtiments de l'ancienne scène nationale, dans un quartier populaire... Là, le nouveau projet n'a plus rien à voir, c'est hallucinant... Je trouve que c'est un peu l'antithèse de ce qu'on essaie de développer avec le Pince-Oreilles qui regroupe des « petits » lieux, à l'inverse justement de ce type de « cathédrale » de la culture, des « lieux culturels-cathédrales » tellement impressionnants que t'oses à peine y mettre le pied et rien qu'en les voyant une partie des habitants se dit déjà que ce n'est pas pour eux... La nouvelle scène nationale de Sénart, c'est stupéfiant, c'est la preuve que l'on hérite encore de cette vision des politiques culturelles en France, construites fondamentalement sur ce paradigme de la « démocratisation culturelle » mais ce n'est pas qu'une vue de l'esprit quand on voit ce type de projets et de bâtiments qui sortent de terre on comprend que tout ça a une réalité... En plus, là c'est quand même très particulier, « planté » au milieu des parkings d'un immense centre commercial, sans déconner le premier habitant, la première maison elle doit être à 5 kilomètres ! Et architecturalement parlant, les mecs ils se sont fait plaisir ! J'avais l'impression de tomber sur un concours d'architectes mégalos avec une mise en concurrence de la Philharmonie de Paris de Jean Nouvel sauf que là c'est au milieu d'un gigantesque centre commercial, lui même au milieu des champs de patates et de la steppe venteuse (d'ailleurs il y a plein d'éoliennes peut-être pour faire « écolo » alors que c'est quand même un non sens complet puisque tu ne peux y venir qu'en voiture)... Ça a l'air d'être une parenthèse mais ce n'en est pas une car on hérite de ça et ça procède de choix politiques qui ont, un moment, une traduction budgétaire...

DO YOU FEEL HARMONIE ?

(édito de JB Jobard pour le Transistor - magazine trimestriel du Pince Oreilles -)

Une nouvelle fois, cet édito qui ouvre un trimestriel consacré à la musique ne parlera pas, directement, de musique mais de l'action publique et du sens de celle-ci...

En effet, une nouvelle fois, les « acteurs des musiques actuelles » ne sont pas contents et le font savoir, quitte à passer encore pour d'acariâtres et acrimonieux personnages.

Et cette fois-ci, c'est un splendide vaisseau de verre qui est l'objet de leur courroux : la philharmonie de Paris. Posé au bord du périphérique, le nouveau joyau architectural de Jean Nouvel est prêt à réfléchir la lumière du ciel pour en proposer le rayonnement des quartiers populaires 93 limitrophes jusqu'à Pékin, Whashington et dans toutes les capitales engagées dans la bataille du « soft power » .

Ce n'est pas sur le scandaleux dépassement budgétaire du chantier que nous nous attarderons ici (multiplié par 3 par rapport à la proposition de départ), ni sur les explications fallacieuses qui ont servies à le justifier (sur le mode : « tout le monde fait pareil »).

Loin de nous également l'idée d'opposer les musiques entre elles : « classiques », « contemporaines » ou « actuelles », ces étiquettes apparaissent bien vite inopérantes voire absurdes quand il nous arrive d'être balayé d'émotions à leurs écoutes.

Ce qui choque le plus c'est le rapprochement de deux lignes budgétaires : 9,8 millions de budget de fonctionnement pour la Philharmonie et les 9 millions qu'est censé représenter le Plan SMAC -Scène de Musiques Actuelles- lequel prévoit « une SMAC par département » depuis les années Mitterrand (nous parlons de Frédéric bien sûr...)

Ces « musiques actuelles » (le rock, la chanson, le jazz, le rap, l'électro, les musiques du monde, traditionnelles etc) construisent des parcours de vie, amateurs ou professionnels et, peuvent être vecteur d'émancipation individuelle et collective sur tous les territoires qu'ils soient ruraux, urbains, denses, déserts, riches, pauvres... La politique est affaire de choix et celui qui a été fait est de consacrer les moyens à une sorte de vaisseaux amiral de la culture avec un grand Q, reliquat de la période jacobine, sans se soucier de l'état de la flottille de petits équipements de proximité dont le nombre d'avaries ne cesse pourtant de grandir...

Bref, à l'heure d'une inauguration saluée en grande pompe, avec un certain unanimité, il semblait important de faire entendre une dissonance. « Do you feel harmony » est ainsi le titre d'un communiqué signé par plusieurs organisations que je vous invite à retrouver sur notre site accompagné d'un texte du Pince Oreilles « signal d'alerte pour le maintien des initiatives citoyennes dans les musiques actuelles »...

... Dans *Le Péril Jeune* de Cédric Klapisch, un des personnages drague une fille en lui expliquant une antienne des années 70 : « si tu ne t'occupes pas de politique, la politique s'occupera de toi ». Probablement, en ce qui nous concerne, la formule devrait-elle être un peu inversée et c'est pourquoi nous consacrons encore ces lignes au sens de l'action politique, convaincus que si nous ne nous occupons pas de politique culturelle... La politique culturelle elle, ne s'occupera pas de nous.

Jean-Baptiste Jobard
Directeur du réseau Pince Oreilles
Edito Transistor N° - date

En même temps, c'est important d'avoir de nouveaux lieux culturels qui sortent de terre et si ils sont beaux, ce n'est pas plus mal, non ?

Bien sûr, je suis pas en train de dire qu'il faut brûler ou vouer aux gémonies tout ce qui vient du Ministère de la Culture et la logique de la « démocratisation culturelle », c'est-à-dire de l'accès à « LA » culture, aux « œuvres capitales de l'humanité » a aussi son importance, le problème c'est qu'elle écrase tout, elle est trop dominante en quelque sorte, hégémonique, elle entend pas assez les dissonances... Et par rapport à la Scène Nationale de Sénart, il est probable qu'il y ait des choses extrêmement intéressantes dans les spectacles qu'ils vont programmer mais là où j'enrage avec les collègues c'est quand on nous présente les choses comme une fatalité alors que ce sont des choix budgétaires et politiques et, pire encore, qu'on nous culpabilise !... De toute façon, on a jamais rendez-vous au bon étage.

C'est-à-dire ?

C'est à dire que le refrain habituel quand on va voir les financeurs, c'est celui qui commence par « vous savez, on travaille à budget contraint, etc, etc » mais de plus en plus on a un nouveau couplet qui est « vous n'êtes pas sans savoir, vous qui lisez les journaux, que nous devons tous faire des efforts pour assainir les comptes publics et ne pas laisser le fardeau de la dette à nos enfants... Et il y a donc aucune raison pour que vous soyez exemptés de cet effort de solidarité intergénérationnelle ! »

Et le gros problème c'est que c'est un dialogue de sourd car quand je dis qu'on se trompe d'étage, ce n'est évidemment pas à l'étage du service « culture » de la Région ou du Département que se prennent les décisions d'affectation budgétaire, c'est à l'étage au-dessus avec l'exécutif, or nous on a peu l'occasion de parler à ce niveau là... On est coincé parce qu'on est en position de demandeur, on est jamais en position politique de citoyen où on pourrait dire « rend l'argent, enfoiré ! » [rires] Déjà les mecs, dès qu'ils sont élus, t'as l'impression que c'est LEUR argent, il faudrait pouvoir leur dire, c'est l'argent du peuple, des impôts, il faut que ça leur revienne ! Il faut qu'on puisse retrouver cet argent là pour financer des projets utiles localement, sur le terrain même si ils sont pas « rayonnants » et même si ils sont « socio-culturels » (beurk ! [rires]) et qu'ils ne participent pas au rayonnement et à l'attractivité du territoire car en réalité c'est bien la chose qui les préoccupe le plus : que la culture participe à l'attractivité économique du territoire qui doit être plus attractif que le voisin dans une guéguerre profondément débile de compétition de tous contre chacun et même de féroce guerre économique... The « holy economic war » comme chantait d'ailleurs Noir Désir, là aussi le texte est magnifique, il résume tout en quelques vers, c'est puissant le rock'n'roll ! [rire]

Et en même temps, si ils sont élus, c'est bien pour faire des choix, ils ont l'onction du suffrage universel

Ils ont cette légitimité là bien sûr (encore qu'on peut tempérer le propos car, quand on rapporte le degré de légitimité à un taux de participation électoral qui baisse de plus en plus, ça devrait poser question) mais ce ne doit pas être la seule qui ait voix au chapitre... Sinon, encore une fois ça revient à dire que l' élu sait, par essence, tout mieux que tout le monde et qu'on a qu'à attendre que « notre bon prince » daigne prendre la décision qui baignera son bon peuple dans un avenir radieux de joie et de félicité...

Cet avenir franchement pour nous en Seine-et-Marne, il est sombre ! Tu sais les quatre points principaux de la politique du nouveau président du Conseil Général 77 décrit récemment dans son premier discours ? Premièrement auditer des dépenses publiques en payant standard & poor pour donner une note ! Deuxièmement, renforcer l'attractivité économique du département et faire venir les entreprises, nous en parlions... Troisièmement installer la vidéo-surveillance dans les collèges. Et quatrièmement faire la chasse aux fraudeurs du RSA... Ça fait rêver, non ?

Oui, ça peut paraître un peu désespérant mais il y a bien un élu à la culture quand même

Oui mais il est à la dernière place sur la liste des élus, j'ai bien peur que ce ne soit pas que symbolique et il n'a encore rien dit de ce qu'il voulait faire... En fait, ce ne serait pas aussi désespérant si en même temps que cette majorité de droite prend le pouvoir localement, le président de la République (socialiste!) ne disait pas « j'ai une super idée, ça s'appelle le « Pacte de responsabilité » on va aider les entreprises à hauteur de 50 milliards et cet argent on va le prendre en économisant notamment (pour 9 milliards) sur ce qu'on donne aux Collectivités Territoriales... On parlait de la « théorie du ruissellement », c'est le ruissellement de la catastrophe puisque la conséquence de moins d'argent pour les Départements et les Villes qui sont les premiers financeurs du monde associatif, en réalité ce sont des suppressions de postes, des projets qui s'arrêtent, des lieux qui tirent le rideau définitivement etc... C'est pas une vue de l'esprit, ces derniers mois au niveau régional, il y a eu la fermeture de la MJC d'Herblay, celle de Chilly-Mazarin a carrément été rasée

par les bulldozers, Vallée Fm, c'est fini... Le Pub ADK est en sursis, et même File7, l'un des lieux les plus repérés et les plus solides au sein du Pince-Oreilles est remis en cause !

C'est pour cela que vous avez créé le CLAC 77, le Collectif Local des Associations Citoyennes

Exactement, on vit la même situation dans d'autres secteurs donc avec, notamment, l'union départementale des MJC ou la fédération des foyers ruraux, on a créé ce collectif notamment pour alerter sur le « plan social » ou plutôt « plan de licenciement » invisible... car quand il y a une suppression d'emploi dans une petite association locale, ça ne se voit pas mais si on a une vue d'ensemble qui additionne tous ces licenciements à l'échelle de notre département, on voit déjà mieux l'étendu du désastre, on se rend mieux compte de l'ampleur du phénomène.

Cette situation empire probablement mais elle n'est pas nouvelle pour autant, tu travailles depuis une vingtaine d'années dans le milieu associatif, tu l'as plus ou moins toujours connue, non ?

Oui mais « l'empirage » (même si je crois que le mot n'existe pas!) s'accélère ! Bien sûr cette problématique du financement des moyens d'action du monde associatif est vieille comme, au moins, la loi de 1901 mais je travaille depuis suffisamment longtemps pour témoigner qu'elle se pose vraiment en des termes bien plus compliqués qu'avant... Bien qu'évidemment tous les secteurs d'activité ne soit pas touché de la même manière, je me souviens que quand je travaillais à MESH dans le milieu du handicap, il m'était plus facile de « boucler les fins d'années » et d'équilibrer le budget parce qu'évidemment, d'une certaine manière, la « corde sensible » vibre plus facilement quand il s'agit de convaincre un financeur de donner de l'argent pour que des enfants aveugles ou trisomiques aient accès à la musique... [rire] c'est plus facile que quand tu es directeur du Pub ADK et que tu cherches des moyens pour faire monter sur scène des punks plus ou moins alcooliques

C'est sûr que vu comme ça...

Tu mettras pas ça dans ton mémoire, hein... J'ai un respect infini pour le *Pub ADK* d'ailleurs, c'est un peu le « centre de formation » du Pince-Oreilles, la moitié de l'équipe ici au bureau, y a travaillé !...

D'ailleurs, c'est un bon exemple le *Pub ADK* de ce changement d'époque. Aujourd'hui, après 10 ans d'activités dans cette bonne vieille ville de Roissy-en-Brie, ils sont menacés, dans quelques mois ils n'existeront peut-être plus, ils risquent de se faire virer manu militari par un maire qui les déteste et qui veut vraiment leur peau. Or avec le Pince-Oreilles, on a vraiment accompagné leur développement depuis quasiment le début, grâce au réseau ils ont appris à faire des budgets, la réglementation fiscale, sur les ERP (Etablissement Recevant du Public), sur la fiscalité, sur la comptabilité, ils ont créé des emplois, ils se sont professionnalisés, perfectionnés etc.... Nous avons énormément intercédé entre le Département (mais d'autres financeurs comme la Direction Départementale de la Jeunesse à l'époque) pour faire comprendre le rôle-clé qu'ils se sont mis à jouer dans l'éco-système... Comment en parvenant à organiser trois concerts par soir (même si c'était à l'arrach' bien sûr et dans des conditions... on va dire « améliorables ») ils devenaient un lieu primordial pour la scène locale en permettant aux groupes d'avoir des premières scènes et de se développer avant éventuellement d'accéder à d'autres lieux du réseau, faire des premières parties de groupes connus à File7 par exemple...

Bref, ce que je voulais dire surtout c'est que si ce lieu, aujourd'hui menacé d'expulsion par sa municipalité est emblématique du changement d'époque que j'ai eu l'impression de vivre cette dernière décennie, c'est qu'à l'origine, contrairement à d'autres lieux punk, c'est pas un squat le *Pub ADK*, c'est un adjoint au maire qui est allé les chercher ! À la base, c'est l'association « ADK prod » créé par un jeune gars débordant d'énergie et plein d'idée, Antoine Sébis, qui commence à organiser des concerts « à l'arrach' » et cet élu qui le repère et qui lui dit « tiens, il y a un lieu abandonné, désaffecté dans ma ville dans un ancien grand corps de ferme, si tu veux installe-y les activités de ton association » mais c'est ça qui est important : c'est devenu impensable aujourd'hui ! On ne verrait plus, on ne verra plus un élu faire le pari de confier un lieu comme ça à une association toute jeune qui était encore loin d'avoir fait ses preuves... Ce qui a disparu profondément c'est cette relation de confiance... Par un tour de passe-passe terrible, elle est devenu en quelques années inconcevables... C'est ça qu'on vient de perdre sans vraiment pouvoir le conscientiser ces derniers temps... Et quand je dis « on le verra plus », j'espère que je me trompe bien sûr, théoriquement ça reste possible mais ce que je veux dire c'est que je crains « l'effet cliquet »

L'effet-cliquet ?

Oui, l'effet « point de non-retour », il y a certaines évolutions qui rendent beaucoup plus difficile le retour en arrière... Derrière nous, une porte de possibilités se referme et on se doit de continuer d'avancer dans une atmosphère de plus en plus sombre et inquiétante : derrière nous l'herbe ne repousse pas et les glaciers fondent, devant on ne perçoit que les rideaux de pluie d'orage qui menacent de s'abattre sur nous et déjà le vent glacial cingle nos visages... !... Excuse-moi, l'emphase encore, faut que je me contrôle, non plus sérieusement c'est ce qu'on peut résumer simplement par le syndrome du dentifrice, une fois que le dentifrice est sorti, tu peux essayer de le remettre dans le tube, tu y arrives pas

« SANS LA MUSIQUE... »

C'est la crise qu'on vous dit et on vous en rabat les oreilles (ce qui n'est pas sans conséquence pour la suite), la crise finale ? Silence on crise ! Surprise-surprise, criserà bien qui criserà le dernier, la crise année zéro et +1, +2, +3, +4...

– *Alors, on s'assoit un peu sur le bas-côté et on regarde là-haut en attendant qu'accroche la croissance au dernier wagon des fourgons de nuages jusqu'à une légère escarmouche que donne une fraction de rayon en soleil et souvent, à ce moment là, on entend de la musique... –*

Car la musique appartient à tout le monde, tout simplement ! Et pas qu'aux élus gestionnaires, et pas qu'aux économistes et pas qu'à ceux qui ne savent pas se concentrer pour l'écouter parce qu'ils sont trop occupés à compter les sous qu'ils ont dans leurs poches, ou dans les nôtres, vous savez celles du con-tri-bu-able (le contribuable justifie maintenant les mesures « difficiles mais courageuses » bien plus que le citoyen)

Dans leur logique, l'audimat est un point cardinal, il faut répondre à une demande supposée du public ce qui induit au final un formatage, antithèse de la liberté en mouvements que nécessite la musique pour se déployer dans l'espace, et notamment dans les espaces publics. Si la musique est à tous, elle n'a pas de propriétaire et cette idée semble centrale pour que nous puissions ouïr sans entraves...

En attendant, peu de temps pour des regards vers le ciel dans les lieux adhérents du réseau, ça rame dur voire même ça écope sévère, c'est la crise, paraîtrait-il donc... A force de fragilité durable, les mauvaises nouvelles pleuvent et pleuvent encore (menaces de licenciements économiques, arrêts purs et simples de certains projets).

Alors rendez-vous sur le pont ou en salle des machines, on essuie un grain, un gros, un costaud. Peut-être touchés mais pas coulés donc profitons-en puisqu'aussi bien, comme disait ce bon vieux Nietzsche quelques temps avant d'embrasser un cheval à Turin « *sans la musique, la vie serait une erreur* ».

Bien mais tu n'as pas toujours travaillé dans les musiques actuelles, je crois, donc tu n'as pas toujours vécu ces évolutions de l'intérieur

Oui, j'ai fait quelques aller-retour car j'ai commencé dans ce secteur en travaillant à la Maroquinerie, une salle de concert à Paris puis à Musiques Tangentes, une école de musique associative en banlieue à Malakoff mais j'ai aussi travaillé dans un cirque à la campagne, perdu dans les monts du Forez à 60 kilomètres de St-Etienne et puis pas mal d'expériences associatives comme bénévole dans le secteur social ou du commerce équitable ou encore du théâtre pour enfants. Et des stages aussi très important comme celui, primordial que j'ai eu la chance de faire dans OPALE, une association chère à mon coeur qui m'a mis le pied à l'étrier... Bref, oui des aller-retour, juste avant le Pince Oreilles, ça faisait un an déjà que j'étais revenu dans le secteur des musiques actuelles puisque je travaillais à mi-temps comme chargé d'action culturelle à File7, une salle adhérente du réseau... Sur mon autre mi-temps, je préparai le concours d'attaché territorial tout en faisant des missions, notamment la construction d'un partenariat entre l'administration pénitentiaire, le Ministère de la justice et la Fédérok... Mais bon avant tout ça, mon expérience, de loin, la plus significative et formatrice ça a été MESH de 2002 à 2007.

Oui, alors l'association MESH, un sigle qui signifie « Musiques Et Situation de Handicap », c'est bien ça ?

Oui une structure qui se donne pour but de faciliter l'accès à la musique pour les personnes en situation de handicap, tout type d'handicap, mental, physique, sensoriel. On parlait d'expériences de vie tout à l'heure, ça aussi, pour moi, ça a été une incroyable expérience de vie, formatrice à plein de niveau (pas que professionnel même si j'ai vraiment appris le fonctionnement et la direction d'association là-bas... j'y suis rentré comme administrateur avant de devenir directeur administratif et financier, en 2007 l'association avait multiplié son volume d'activité et son budget par 6, avait recruté une équipe de permanents plus une équipe de musiciens-intervenants).

D'ailleurs, en parlant d'effets-cliquets et des choses qui ont disparu et qui font maintenant partie de l'histoire et du risque de l'oubli : les emplois-jeunes ! Je sais que je vieilli mais c'est pas si loin quand même... Aujourd'hui, je donne des cours à la fac et je vois les difficultés d'accès au marché du travail pour les étudiants qui s'estiment heureux quand ils décrochent un pauvre service civique de quelques mois pour faire leur preuve en étant même pas payé mais indemnisé 500 balles par mois... Moi et beaucoup d'autres de ma génération, grâce aux emplois-jeunes, on commençait en CDI, avec un salaire qui pouvait dépasser le SMIG (moi avec MESH, pour la première fois je n'ai plus eu à me faire de souci pour payer mon loyer tous les mois) et en plus on nous faisait confiance pour faire des boulots intéressants... Quand je suis arrivé, honnêtement je connaissais rien ou pas grand-chose, la fondatrice de l'association (Magali Viallefond, que son nom soit sanctifié, encore une fois), elle m'a filé un grand classeur avec des documents, des budgets, des feuilles de note avec des idées et elle m'a dit « bienvenu, dans 6 mois, on fait une colo musicale de 3 semaines avec des enfants sourds avec la création d'un spectacle à la clé ⁷ et d'ici là il faut qu'on ait construit un « réseau départemental musique - handicap » avec tous les conservatoires du Val d'Oise... au boulot » [rire] Bon j'ai galéré hein, on a galéré, hein ! Je me souviens d'un soir pendant cette colo où je me suis effondré en larme sur le livre comptable, on parlait pas encore de burn-out à l'époque mais je pense que je suis passé pas loin...

MESH existe toujours ?

Oui heureusement ! Mais MESH a failli disparaître, il y a quelques années, il a fallu licencier, ça a été une période terrible mais *fluctuat nec mergitur*... L'association a réussi à renaître de ses cendres et à repartir, d'abord sans salarié puis en embauchant à nouveau.

Que s'est-il passé, baisse de budget ?

Oui, il y a eu un peu de ça mais c'est pas l'essentiel... Il y a eu des renouvellements importants au Conseil d'Administration avec par exemple un comptable qui a pris la place de trésorier, ne jamais laisser le pouvoir aux comptables, jamais !

En même temps, un comptable au poste de trésorier, ça paraît logique, beaucoup d'associations le font.

Oui mais ce que je veux dire c'est que si tu pilotes une association avec une vision et une logique comptable, tu es mort. D'abord parce qu'il faut absolument prendre en compte le non-matériel pour comprendre en profondeur le fonctionnement de la structure et ça, certains comptables, ont vraiment du mal à le faire mais surtout parce qu'il faut savoir prendre des risques... Comment dire ? Tout à l'heure, on parlait de la « logique punk » en disant que ces groupes n'avaient pas attendu de savoir jouer presque (ou en tout cas pas 10 ans de conservatoire et de solfège) pour assouvir leur envie de monter sur scène et que ça avait marché parce que leurs propos étaient authentiques, ça correspondait à un besoin ! Eh bien là c'est un peu pareil, l'action associative, elle née de la vie des gens, de ce qu'ils voient et éprouvent tous les jours, elle peut avoir en tout cas ce côté spontané qui est potentiellement très précieux... Des fois, tu es le mieux placé pour faire ce qu'il y a à faire et il faut que tu le fasses même si t'as pas d'argent pour le faire... Une vision comptable te dira de pas le faire, parce que « risque de déficit », parce que « pas mettre en péril le budget d'une structure dont la vie de salarié dépend » etc. Ça s'entend cette logique là, bien sûr, je ne suis pas en train de dire qu'il faut faire n'importe quoi au contraire cela demande de la méthode, de la réflexion et de l'organisation mais il faut

⁷ Ndlr ce projet a fait l'objet d'un film documentaire *Un son sourd* réalisée par Marie Tavernier aux éditions de la lanterne

aussi se lancer, il faut aussi savoir prendre des risques sinon on tue dans l'oeuf tout l'intérêt du fait associatif... Encore une fois, ces risques faut les mesurer, il ne s'agit pas de foncer tête baissée dans le mur.

D'ailleurs, dans les médias dominants et l'esprit du public, il y a la figure du héros des temps moderne : l'entrepreneur, celui qui n'a pas peur de créer sa boîte et donc des emplois etc.... Outre le fait, qu'on passe souvent sous silence que cette catégorie sociale prend des risques limités puisqu'ils partent souvent avec un capital de départ hérité du cercle familial, on invisibilise complètement un autre type d'entrepreneur : celui qui entreprend de créer une activité associative donc non-lucrative et qui pourtant correspond à un besoin vital pour la société... Et le milieu du handicap dans lequel travaille MESH est d'ailleurs un très bon exemple car les associations y ont joué, de tout temps mais surtout après guerre, un véritable rôle d'aiguillon des pouvoirs publics... Il y avait un besoin, par exemple scolariser malgré tout ces enfants ? Les associations de familles se débrouillaient et impulsaient la création des IME... Les enfants grandissaient et devaient se former puis travailler ? On inventait les IMPro et les CAT Centre d'Aide par le Travail... Bref, c'était la jungle et les associations défrichaient le terrain avec leur « coupe-coupe », avec agilité et souplesse puis les politiques publiques avec les bulldozers et les grands moyens construisaient la route... Typiquement dans ce secteur, on a été dans une complémentarité entre citoyens regroupés en association et institutions. Tout n'a pas été parfait sans doute mais l'action publique s'est construite en faisant finalement confiance à l'action associative... Et c'est ça précisément qu'on est en train de perdre et qu'illustre le Pub ADK dont on parlait plus tôt. À la faveur de la raréfaction organisée de l'argent public, on rationalise, on passe par des marchés publics, des appels d'offres, des appels à projets qui sont tous à l'initiative des autorités publiques qui se contente de choisir ensuite l'association ou l'entreprise plutôt puisque tout le monde est en concurrence qui va faire le job de prestataire... C'est à dire on perd la capacité qu'a eu le monde associatif de repérer et porter des initiatives utiles, la Collectivité n'intervenant qu'en facilitateur... Parfois, t'as vraiment envie de dire aux élus : « arrêtez de considérer « vos » administrés comme des enfants, ce sont des adultes, faites-leur confiance et donnez simplement des subventions de fonctionnement qui permettent aux gens de travailler en les sortants d'une précarité délétère » mais ça s'est devenu inaudible.

Et ça l'était davantage à l'époque où tu travaillais à MESH ?

Dans les années 2000, surtout au début des années 2000 il n'y avait pas cette pression, non, pas encore. Sur certains rendez-vous, nous avions encore l'impression que les financeurs nous considéraient comme des porteurs de projets utiles à la Collectivité, maintenant c'est devenu rare cette impression, nous sommes plutôt vu comme des « coûts » qu'il faut réduire... Mais je sais que du côté des « financeurs » cela créé un malaise voire de la souffrance. Tiens, puisqu'on est dans un exercice de mémoire, je vais citer un nom : Guy Hascouet, c'est grâce à lui indirectement que j'ai commencé à MESH puisque j'ai été embauché grâce à un financement obtenu à l'aide d'un programme qu'il avait lancé, il était alors ministre de l'économie solidaire ! Ministre de l'économie solidaire (pas économie sociale et solidaire, hein, l'économie solidaire, c'est encore mieux!)... eh bien ça c'est devenu absolument inimaginable maintenant un ministre de l'économie solidaire, et pourtant on en a jamais eu autant besoin !

MESH a contribué à te forger cette idée de la musique comme bien commun, devant appartenir à tout le monde sans droit de propriété ou d'exclusive

Oui, bien sûr mais je pourrai passer autant de temps à parler de MESH que du Pince-Oreilles, j'ai vraiment beaucoup appris non seulement dans le pilotage de projet mais j'ai pris plein de vraies leçons de vie et de courage parce que tu rencontres des personnes et des familles qui sont confrontées à des situations terribles et qui essaient quand même d'avancer... Et puis surtout, ça m'a profondément appris un truc primordial mais que j'ai vraiment appris, c'est à dire que j'ai éprouvé, c'est que chaque voix compte même la plus ténue, même la plus handicapée... C'est fondamental parce que c'est la base de la solidarité et de la démocratie.

Bien, je voudrai revenir sur le secteur des musiques actuelles. Tu dépeins un secteur avec des valeurs, une éthique, est-ce que tout est si rose et idyllique

Oh, ça non ! En fait, je suis très partagé dans la vision que je porte aujourd'hui sur ce secteur car j'y trouve à la fois mille raisons de m'enthousiasmer et mille motivations et en même temps, par certains aspects c'est un secteur qui évolue de manière décevante.

Comment expliquer ça ?

Bon d'abord, je pense qu'il y avait les illusions de ma jeunesse, moi je suis là parce que par exemple j'ai découvert la Mano Negra à un moment dans ma vie et que ça a été une déflagration, toute cette liberté... Incroyable. Et puis plus globalement le rock alternatif avec le côté protestataire contre un système insupportable, inégalitaire, dégueulasse ça m'a parlé grave et c'est dans ce sillage là que sont nés les cafés-musiques et tout une série de lieux comme le Rack'am et plein d'autres en France, le Florida, la Clef, le CAES, pleins... et ces lieux créés par ceux que la fédérok appelle « les militants bâtisseurs » portaient une promesse, celle de faire autrement que les structures culturelles habituelles... Et il y a deux choses, je pense qu'on peut reprocher au secteur et aux acteurs actuels : le mimétisme et le manque de réactivité... Le mimétisme, c'est qu'à force de vouloir être reconnu, certaines structures ont adopté le fonctionnement contre lesquelles elles se battaient quand elles se sont créées... Je sais pas, j'ai été voir un concert il y a 10 jours, on pouvait pas fumer, t'es contrôlé deux fois et fouillé une fois avant de rentrer, la bière est hors de prix, on te fait chier avec une « enquête public » mais elle est pas très utile parce que tu es entre trentenaire ou quarantenaire de la classe moyenne plutôt blanche, en tout cas il n'y a pas de jeunes, la salle ferme dès que le concert est terminé et on te met dehors, on sent que l'équipe est vraiment dans une routine et qu'elle est pas plus ravie que ça de te recevoir... Ça manque vraiment de convivialité et de plaisir spontané d'être ensemble tu vois... Alors oui la salle est propre, bien entretenue, bien indiquée, on n'a pas trop chaud il y a la clim' mais il manque une âme, ça s'institutionnalise... Et justement le manque de réactivité, c'est ça aussi l'incapacité à être souple, en prise avec de nouvelles pratiques qui s'inventent ailleurs aussi... Bon après, la critique est facile et l'art est difficile mais c'est une vraie question, quand on a réussi à installer une salle dans un fonctionnement qui tient la route depuis plusieurs années, comment on fait pour avoir toujours et encore faim ? Comment on régénère l'envie, c'est une vraie, vraie question... D'ailleurs, on peut se demander dans quel mesure les droits culturels ne sont pas aussi un outil pour aider à sa régénération.

Oui, ce manque de réactivité, elle s'illustre par exemple dans la manière dont certains lieux labellisés SMAC donc avec un financement du Ministère prennent peu en compte le rap, en en programmant très peu voire pas du tout alors que c'est la musique majoritairement écoutée par les jeunes.

Oui, c'est très variable en fait. Au sein du réseau quand tu vas aux Cuizines à Chelles ou au Chaudron à Méesur-Seine, il y a une place qui est faite au hip-hop et c'est clairement pas le cas ou vraiment à la portion congrue dans d'autres salles... C'est sûrement un bon exemple, qui s'applique d'ailleurs encore plus aux écoles de musique, dans l'avant-dernier numéro du Transistor on a interviewé Konhdo qui a été le premier et longtemps le seul prof de rap dans un conservatoire en France alors qu'effectivement c'est la porte d'entrée dans la musique d'énormément de jeunes... Soyons positifs, parlons de « démarche de progrès » et de manière dont des réseaux comme le notre peuvent aussi jouer le rôle d'accélérateur ou de facilitateur de prises en compte de nouvelles pratiques ou encore de la question de l'égalité homme-femme dans le secteur ou encore des préoccupations environnementales et écologistes.

BACK TO THE FUTURE ? Mémoire d'avenir

Vous vous rendez compte si on avait dit un jour à Jimi Hendrix qu'il rentrerait au musée ?
Et plus proche de nous à Gainsbourg ? Ou même avant à Georges Brassens ou Django Reinhardt ?
Et les rétrospectives concernent même les vivants, à l'heure de ces lignes : David Bowie à la Philharmonie de Paris, Bjork au Moma de New York ou encore Dominique A à l'éco-musée de Saint Cyr-sur-Morin (77) ... C'est justement à l'intelligence de ce dernier que nous avons eu recours dans le dossier de ce numéro 45 du Transistor, nous sommes allés l'interroger pour comprendre le sens de ces démarches de patrimonialisation.

Pourquoi garder et valoriser ces traces, parfois fulgurantes, d'expressions musicales si ce n'est pour contribuer à l'envie et au pouvoir d'agir des générations « montantes » ? Se replonger dans le passé permet de mesurer combien certains modes de socialisation par la musique, loin d'être des effets de mode ou des

épiphénomènes, avaient parties-liées avec des processus d'émancipations individuels et collectifs. Des façons de faire peuvent être ainsi encouragées : privilégier la création, l'apprentissage collectif « sur le tas », l'autodidaxie, l'autodiscipline et les trésors de la spontanéité voire même d'une certaine sauvagerie, en tout cas la recherche d'authenticité dans le propos par exemple...

De la même façon que lire des livres, la musique délivre...

Surtout à l'heure où le contexte électoral est de plus en plus anxiogène, s'approprier notre histoire devient important. Il est parfois utile de revenir à la source pour puiser l'énergie nécessaire à la construction d'un meilleur « (no?) future ». Sans oublier que les innovations de demain peuvent se nourrir de ces incessants retours aux fondamentaux.

Ces coups d'œil dans le rétroviseur ne mériteraient pas une heure de peine s'ils ne nous permettaient pas d'aller mieux et plus de l'avant. Et cette tendance muséographique nouvelle ne vaudrait pas un kopeck si elle ne nous donnait pas envie de nous ruer aux concerts... et ça tombe bien, comme d'habitude, vous trouverez vos prochains rendez-vous avec la musique vivante dans l'agenda mutualisé des salles adhérentes à la fin de ce trimestriel.

Bonne lecture et surtout bons concerts

Jean-Baptiste Jobard
Directeur du réseau Pince Oreilles
Edito Transistor 45 - date

Donc on peut dire que malheureusement ces lieux se normalisent en rentrant dans l'histoire ?

Oui, parfois, plus ou moins, ça dépend lesquels bien sûr mais les « militants bâtisseurs » rebelles sont parfois bien rentrés dans le rang ou alors ont passé le flambeau mais le projet s'en est vu dénaturé... Le pire quand même... Tu parlais d'histoire... Le pire quand même c'est peut-être quand un lieu oublie son histoire, l'exemple terrible qui me vient en tête c'est *Le Plan* à Ris-Orangis : jeune j'y ai vu des concerts incroyables, *Maceo Parker, les Wailers, Little Bob, FFF* et pas mal d'autres... Et puis après comme musicien je suis monté sur cette même petite scène de quelques mètres carrés, j'y fais des résidences, des enregistrements, des concerts... J'ai mangé des tas de fois dans son petit resto avec les dessins de Margerin, Vuillemin au mur, j'y ai joué aussi dans ce resto... Justement au départ, dans les années 80, *Le Plan*, il faut savoir que c'est une entreprise d'insertion avec ce restaurant monté par des éducateurs de la PJJ, Protection Judiciaire de la Jeunesse, pour remettre le pied à l'étrier à des jeunes et que ces éducateurs sont fous de musique, ils commencent à y faire venir des groupes pour jouer dans ce resto et la salle de concert en tant que telle est créée à partir de là. Donc un lieu culturel mais avec une empreinte sociale, une inscription aussi dans le travail social très forte dans son ADN... Et puis la salle a atteint une forte renommée mais a aussi connue des moments difficiles. L'équipe je la connaissais assez bien et j'y ai notamment un ami proche, un moment pendant au moins deux ans, ils n'ont plus eu de directeur et ils ont auto-gérés le lieu pendant qu'un autre projet voyait le jour à quelques mètres de là, piloté par la mairie *Le Plan 2*... Et *le Plan 2* est sorti de terre, une sorte de cathédrale ou de mini-cathédrale de la culture encore et au final cette équipe qui avait tenu la baraque pendant deux ans, on lui a bien fait comprendre qu'il s'agissait d'un nouveau projet et qu'ils n'y avaient pas forcément leur place... Il y a un renouvellement quasi-intégral à coup de prud'homme et de départs qui se sont mal passés et quand je parlais de nier son histoire, *le Plan 2* pour son premier anniversaire a bien communiqué sur le fait qu'il s'agissait d'un premier anniversaire, autrement dit mis une croix sur 30 ans d'activismes et d'engagements humains... En fait, c'est violent comme démarche... C'est un peu comme Cortez ou je ne sais quel colon qui arrive sur un terrain où il y a une histoire et qui nie les indigènes en disant : « tout commence avec moi », c'est-à-dire le reste n'avait pas de valeur finalement... Ah et le resto, y'en a un dans le nouveau *Plan 2*, ben tu vois le lieu et la carte et tu comprends bien à qui il s'adresse...

Bien, donc on voit que la question de la transmission est sensible. Alors justement on arrive aux dernières questions, comment on transmet le pouvoir d'émancipation que peut avoir la musique ?

Eh bien peut-être qu'on le transmet pas, parce que c'est intransmissible. Tu connais la phrase (de Marx je crois), « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » ? Eh bien, l'émancipation de la jeunesse sera l'œuvre de la jeunesse elle-même... Qu'ils se démerdent ces petits cons [rires] Non mais justement c'est le sujet passionnant qu'on a traité avec l'interview de Dominique A dans le Transistor 45... Ça m'a fait pas mal réfléchir surtout qu'au même moment, on discutait pas mal avec Sylvain qui est le directeur des Cuizines et il préparait l'anniversaire des 10 ans du lieu... C'est un super exemple, là aussi les Cuizines, avec pas mal de parallèle avec l'histoire du Pub ADK : des jeunes qui zonent dans une ville qui n'ont pas de lieux pour répéter et qui vont voir un élu qui les écoute et les comprends... Maintenant les Cuizines, c'est vraiment une super salle, très bien faite, tu rentres t'as un grand espace avec le bar, un lieu d'expo, un point d'info pour musiciens, l'accès aux studios de répétition et d'enregistrement et l'accès à la salle qui a vraiment une petite jauge mais où le son est très bon... Eh bien au départ, c'est la cuisine centrale de la ville, d'où le nom, qui était désaffecté et ce lieu a été investi par ces jeunes... Ensuite, la Mairie a pris le relais, fait les travaux etc... mais l'équipe a appris le métier sur le tas et ce sont devenus de vrais, bons professionnels... Bref, ce qui questionnait Sylvain à l'occasion des dix ans, c'est comment ce lieu qui est issu d'un manque, d'un besoin et d'un effort pour le combler avec des gens qui se sont retroussés les manches et qui ont su se « créer liberté » peut transmettre cette histoire ? Et c'est une vraie question parce que pour les jeunes de la ville qui ont vingt ans, ils ont toujours eu ce lieu, il fait partie du paysage, c'est un acquis, ce n'est pas un conquis... Et ça fait vraiment une différence.

Mais alors tu es en train de dire qu'il n'y a rien à faire

Si il y a énormément de choses à faire au contraire, il faut créer les conditions d'une possibilité de liberté, c'est pour cela fondamentalement que c'est très préoccupant ce qui se passe ces dernières années : on a un tissu associatif, un tissu donc de lien social, patiemment construit qui est en train de complètement se détricoter sous nos yeux. L'exemple c'est donc notamment avec la fermeture ou l'affaiblissement de ces structures culturelles, on perd pied à pied des petits morceaux de liberté possibles... La banquise fond et le niveau des océans monte, on se prépare à des catastrophes et pas seulement pour les ours polaires ! Quand ils n'ont plus de liberté les hommes se déshumanisent et redeviennent de simples bêtes féroces se regardant en ennemis, en chiens de faïence... Tout l'inverse de ce qu'on peut essayer de faire avec les droits culturels qui sont une vaste entreprise de pacification des rapports sociaux.

Pour finir en bouclant sur ma question de départ, il y a donc bien un lien possible entre émancipation et musique ?

Clairement oui mais cela nécessite tout de même de revenir sur ce qu'on entend par « émancipation »... Il y a une phrase de Cavanna que j'aime bien qui dit, en substance, que la liberté se mesure à la longueur de la chaîne donc peut-être que l'émancipation, c'est à minima augmenter la longueur de sa chaîne... En même temps, l'émancipation ce n'est pas avoir une totale liberté et ne suivre aucune règle. C'est bien plutôt suivre des règles mais les siennes propres c'est-à-dire celles qu'on se fixe de la manière la plus autonome possible (et des règles qui du coup n'ont pas la seule préoccupation de sa liberté mais de celles des autres aussi, dans un même mouvement) ... C'est assez compliqué ces questions quand même !

Oui, oui c'est assez compliqué, ça donne envie de boire un coup, non ? Bon mais c'est la fin... Juste avant d'arrêter quand même : tu as « sanctifié » pas mal de monde pendant cet entretien, faudra que j'en fasse la liste mais il y a peut-être eu des oublis ?

Mais oui, plein d'oublis ! L'entretien est long mais bien trop court pour citer et sanctifier des tas de gens hyper importants à mes yeux... Greg Jurado, l'ancien président du Pince-Oreilles qui m'a embauché à l'époque, l'inventeur de la formule « le Pince-Oreilles, un réseau par et pour ses adhérents », une vraie chance pour moi d'avoir un exemple comme lui, Thierry Duval le coordinateur historique du réseau du 78, Franck Michaut ou Flavie Van Colen au RIF, Philippe Berthelot à la Fédérok, Delya Ombade au Réseau 92, Céline Coutable du Combo 95, mon pote Thibaut Krzewina à Rezone, Sylvain Colas, Alexandre Saumonneau et Olivier Galan ancien président du réseau, Patricia Coler à l'UFISC, Luc et Réjane de l'association OPALE et tellement d'autres !

Un mot de la fin ?

Merci. Merci de m'avoir donné l'occasion de réfléchir à tout ça à voix haute et tenté du coup de mettre un peu d'ordre dans des idées, c'est important c'est pas si simple de se poser et de prendre le temps d'avoir un peu de recul.

LISTE DES ANNEXES

Annexe 1 : histoire du réseau pince oreilles

Annexe 2 : dossier du transiscope n°45 « transmettre, l'enfance de l'art » - avec interview de Dominique A

Annexe 3 : « c'est par où ? C'est par l'art ! » Interview réalisée avec Bernard Lubat et François hadji-Lazaro

ANNEXE 1 : HISTOIRE DU RÉSEAU PINCE OREILLES NB à réécrire avec la fin, fusion RIF etc

1999-2007 : naissance et émergence.

L'union faisait déjà la force en 1999 et c'est ce principe d'action simple qui a servi de guide aux huit salles de concerts qui créent l'association Pince Oreilles cette année-là avec deux objectifs : une meilleure reconnaissance des musiques actuelles, notamment dans les politiques publiques de la culture (pour l'anecdote, le nom du réseau indiquait la volonté de pincer l'oreille des élus locaux...) et une meilleure structuration du secteur.

Très vite, le réseau se fait employeur (dispositif emplois-jeunes) et met en place une coordination de l'info-ressources pour les musiciens du département, des supports administratifs pour ses adhérents, des sessions de partage d'expériences et des actions mutualisées. Parmi celles-ci certaines perdurent (compilation annuelle pour promouvoir les groupes émergents, magazine trimestriel *Le Transistor* diffusé gratuitement sur l'ensemble du territoire à 6000 exemplaires) et d'autres se sont arrêtées depuis (festival annuel, exposition itinérante *Le son des amplis* retraçant 30 ans d'activisme musicale en Seine et Marne, etc.)

2007-2013 - Reconnaissance et consolidation.

Le réseau signe sa première convention tri-annuelle d'objectifs et de moyens avec le Conseil Général.

L'équipe salariée s'étoffe notamment via la création d'un pôle accompagnement-ressources. L'association réaffirme un choix fort de gouvernance : elle n'est composée que de personnes morales qui siègent toutes au Conseil d'Administration et ont donc le même poids dans les orientations de la structure, qui se définit avant tout comme un réseau pour et par ses adhérents.

Le nombre d'adhérents continue de croître (17 en 2007) et surtout se diversifie :

- en termes de **structuration juridique** : il est décidé d'ouvrir le réseau aux sociétés commerciales qui deviennent membres à part entière du CA au même titre que les associations ou les structures en régie publique.
- en termes de **champ esthétique** : des clubs de jazz ou des adhérents spécialisés dans des « niches » artistiques intègrent le Pince Oreilles.

- et surtout en termes **d'activités** : écoles de musique, médias associatifs (dont webtélé musicale), collectifs d'artistes, studio de mastering, etc. L'ensemble des acteurs de la filière se fédèrent rejoignant ainsi les membres fondateurs que sont les salles de concerts.

2013-2015. Un PTCE en germes ?

Avec 34 adhérents et la fin des dispositifs d'emplois-aidés, le Pince Oreilles atteint certaines limites dans sa gouvernance comme dans son modèle économique. C'est ce qui motive un DLA, un accompagnement par un cabinet spécialisé durant toute l'année 2013 pour actualiser son modèle de fonctionnement et définir un nouveau plan d'actions.

A l'issue de ce travail, de nouveaux statuts sont adoptés et le Pince Oreilles précise ses axes de développement en se positionnant autour d'une fonction-ressource au service d'une filière composée d'acteurs très diversifiés.

Le réseau ré-affirme par ailleurs sa mission territoriale (il ne s'agit pas seulement d'être au service de ses adhérents) à travers des campagnes d'intervention dans les politiques publiques comme lors des municipales de 2014 « **Je vote + de musique dans ma ville** ».

Cette mission territoriale trouve à se concrétiser par de nouvelles adhésions mais plus encore par une stratégie volontariste de développement de partenariats à l'échelle de la Seine et Marne, notamment avec d'autres réseaux. Six partenariats stratégiques s'élaborent ainsi (dont deux qui nous intéressent plus particulièrement et directement dans le cadre du PTCE) :

- avec **BIB 77** : réseau des médiathèques du département
- avec la **FDFR 77** : Fédération Départementale des Foyers Ruraux
- avec l'**UDMJC 77** : Union Départementale des Maisons des Jeunes et de la Culture (rapprochement facilité par le fait que nous avons 8 adhérents communs et que nous partageons les mêmes locaux à Noisiel)
- avec **Canal Coquelicot** : télévision locale (accord de visibilité)
- avec **Cultura** : les deux magasins Seine-et-Marnais et celui situé dans le 94 mais limitrophe 77.
- avec l'**UPEM** : l'université dans son entier et avec des liens spécifiques concernant l'UFR L.A.C.T

**ANNEXE 2 : DOSSIER DU TRANSISCOPE N°45 « TRANSMETTRE, L'ENFANCE DE L'ART » -
AVEC INTERVIEW DE DOMINIQUE A**

Dossier Transistor 45

Titre du dossier

TRANSMETTRE, L'ENFANCE DE L'ART

Chapeau général

Comment garder, conserver la mémoire des musiques actuelles sur un territoire ? Et d'abord, pourquoi faire cet effort, pourquoi vouloir re-présenter ces expressions musicales au fur et à mesure qu'elles entrent dans l'histoire (et donc qu'elles deviennent de moins en moins « actuelles »?...)

C'est à ces questions que nous invite l'exposition consacrée à « Dominique A – une enfance en Seine-et-Marne » à l'éco-musée de St-Cyr sur Morin.

C'est donc la mise en avant d'un témoignage que nous proposons ici, basé sur un livre où un artiste aujourd'hui consacré de multiples manières (Victoire de la Musique 2009 notamment) explique comment une ville seine-et-marnaise a considérablement influencé sa création artistique, de ces débuts jusqu'à maintenant.

En livrant ce témoignage, nous espérons qu'il en appelle d'autres.

Il y a quelques années, le Pince Oreilles conçu une exposition itinérante retraçant trente ans d'activisme musical dans le 7-7. Cela nous avait déjà sensibilisé à ces problématiques : comment raconte-t-on l'histoire du rock et plus globalement des « musiques populaires » ? Est-ce tout à fait la même patrimonialisation selon les narrateurs ? Que doit-on mettre en avant, quels parties pris, postures, choix de lecture ? Chacun a sa vision, chacun ses mots et ce qui sera « légué » n'aura pas la même saveur selon la façon dont on organise ce collectage.

Quelle importance accorder à cette transmission et dans quels buts ? Est-ce légitime d'essayer de faire profiter les « générations montantes » des expériences vécues ?

Dans le prolongement de notre dernier dossier sur l'underground musical, nous pouvons tenter de créer les conditions d'une démarche DIY -Do It Yourself- de la mémoire musicale du territoire et, à travers elle, chercher à faire vivre des valeurs qui font à l'art, la culture et l'éducation populaire, des places centrales dans la construction de la société.

En attendant voici donc une interview qui donnera, nous l'espérons, matière à réflexions sur des questions qui s'adressent à tous, par exemple :

— dans quelle mesure, sommes-nous le produit du lieu où nous avons grandi ?

— comment la musique (et l'art en général) permet de se construire en tant qu'individu ?

Chapeau interview

Quelques heures avant le vernissage de l'exposition, nous avons pu converser avec Dominique A et Benoit Bourdon, responsable de l'éco-musée de Saint-Cyr sur Morin et revenir sur le sens qu'ils avaient donné à leur travail

L'idée de cette exposition vient d'un livre que tu as écrit sur ta jeunesse à Provins et la relation particulière d'attraction-répulsion que tu entretiens depuis avec cette ville. Le livre s'appelle « Y revenir », donc notre première question sera : pourquoi y revenir ? Et pourquoi y revenir aujourd'hui sous la forme d'une exposition ?

Dominique A : Alors là, je vais laisser la parole à Benoit d'abord puisque l'idée vient de lui.

Benoit Bourdon : Moi, quand j'ai lu le livre, je me suis dit d'abord que c'était un beau témoignage. Mon travail est un travail d'ethnologue finalement, je suis dans un « musée de territoire » et ce qui m'intéresse c'est de voir comment sont reliées les personnes avec le territoire, en gros c'est la question qui façonne qui ? Là, c'est le témoignage d'un artiste sur sa jeunesse, sur la période où il est un artiste en devenir mais au-delà de ça, ça nous permet d'accéder à un vrai questionnement sur ce qui nous détermine et comment. Avec peut-être une dimension supplémentaire, dans le travail de Dominique : il y a chez lui, une grande influence de son enfance sur son travail d'adulte. Il nous a prêté ses premières cassettes, ses premiers textes, ses premiers dessins et il y a une vraie continuité, assez troublante, avec ce qu'il fait encore maintenant. Donc comment cet environnement a été déterminant ? C'est ce qu'on essaye de montrer dans l'exposition. Par exemple, le « sentiment-paysage » est très présent chez lui et vient directement de là...

A travers le travail que l'on fait sur différentes expositions au musée, on interroge toujours sur la façon d'utiliser ce qui nous façonne, c'est toujours un propos sur la création finalement, la création c'est un travail pour dominer certaines choses, parfois on y arrive et parfois moins...

Ce qui m'intéresse, c'est de montrer tout ça pour questionner aussi les gens qui vont venir et que ce questionnement devienne un outil pour eux : où ils sont eux ? Où ils en sont ? Qu'est-ce qu'ils font et comment ils se fabriquent ? Et du coup, comment ils fabriquent le territoire qui est toujours le résultat d'une activité humaine...

Voilà, mais déjà, donner envie de lire ce livre, ce témoignage, ce serait bien car ce texte est très bien écrit.

Alors effectivement, ce livre très court de moins de cents pages se lit facilement et nous plonge dans le Provins de ton enfance fin des années 70, début 80. Tu nous décris une jeunesse dans une ville très marquée par son passé et qui semble n'offrir comme horizons que de vastes champs de betteraves... Dans ce contexte, on a l'impression que les découvertes musicales que tu peux faire viennent te délivrer un moment d'un sentiment oppressant d'enfermement. Tu cites certains groupes : les Stranglers, les Cure, les Clash, etc.

Oui, la découverte de ces musiques est une vraie ouverture à l'adolescence. C'est une période particulière et ces musiques sont pleines d'affects qui peuvent bien répondre aux sentiments que tu éprouves toi-même et te nourrir. En fait, ce qui étrange, c'est finalement que les musiques que je préférais était celles en correspondance avec le paysage autour qui, justement me faisait horreur. C'est assez étrange, par exemple il y a un album de Cure qui m'a bien marqué, « Faith », tu vois c'est un album gris, dans la pochette, dans la thématique presque mais ça faisait écho avec cet environnement, ces plaines, des paysages qui me révoltaient...

Mais tout ça, je l'ai formalisé plus tard... C'est le fait d'avoir autant envie d'y revenir après être, enfin, parti de cette ville qui m'a fait comprendre progressivement qu'il y avait un nœud à dénouer, qu'il y avait en tout cas quelque chose à travailler en musique et en mots, en faire quelque chose...

Oui, il y a une vraie ambiguïté, comme si « y revenir » sans cesse permettait de mieux repartir, toujours. Par exemple, c'est frappant à la fin d'un disque comme « Auguri », le titre « Les enfants du Pyrée » est suivi immédiatement après par « Les terres brunes » où tu chantes comment ces « terres brunes restaient collées »

Oui tu peux en sortir bien sûr, heureusement, moi je voyage pas mal... Mais tu as toujours de la boue sous les pieds, c'est une image dont je suis assez fier en fait, c'est ça, c'est la boue qui colle aux pieds... Ah là, là, mon dernier mot sur mon lit de mort, ce sera peut-être Provins ! (rire)
Mais effectivement, en partir a été important, surtout à l'adolescence, moi j'avais 16 ans, et Provins c'est une petite ville quand même, je suis parti à Nantes et ça m'a aussi permis d'échapper à une certaine image qui me « collait » et d'arriver sur une sorte de « terrain neutre » où il était plus facile de s'inventer. C'est pas facile sinon d'échapper à l'image que les gens ont de toi.

Extrait « Les terres brunes »
« *Des terres brunes, j'ai voulu
J'ai voulu ne garder
De souvenance aucune
Mais
C'étaient des terres humides
Qui s'accrochaient aux pieds
Même au-dessus du vide
Elles restaient collées »*

Le mouvement punk ou new wave qui arrive, qui surgit quand tu es adolescent, quel impact ça a eu à Provins ?

Benoit : on a vraiment fait un travail pour recontextualiser tout ça parce que c'est très difficile de se rendre compte aujourd'hui mais à l'époque, il y a un vrai sentiment d'incompréhension... Il n'y a pas de politiques jeunesse à l'époque, on ne s'occupait pas des mouvements de jeunesse et les jeunes qui font du rock, c'est parfois vu comme quelque chose de vraiment malsain... Les gens qui ont le pouvoir sont ceux encore issus de l'après-guerre, le maire à Provins à l'époque c'est Peyrefitte, un proche du Général de Gaulle, qui a notamment été garde des sceaux.

Par exemple, il y a une histoire qui a beaucoup frappé les esprits là-bas et qu'on montre dans l'exposition, c'est un attentat revendiqué par les Brigades Rouges contre Peyrefitte où son chauffeur est tué quand même... Tu vois à l'époque, la rébellion s'exprime de plein de manières et dans l'habillement par exemple, il y a des choses. Les Clash puisqu'on parlait d'eux ont des écussons Brigades Rouges sur leur blouson sur scène, ce genre de choses est oublié largement maintenant...

Dominique A : oui alors que les Cure ont eux par exemple, une autre approche, sans mettre en avant un militantisme politique...

Le rock peut être tellement mal vu à l'époque que tu as un prof de français qui, secrètement, et tu ne le découvriras que bien plus tard écrit dans Best (cf extrait) qui est avec Rock & Folk un des principaux moyens de s'informer sur la musique rock de cette époque.

Dominique A : Oui, il a réussi la parfaite double vie, c'était pas Jean-Claude Roman mais presque (Rire)

Benoit : on l'a rencontré pour préparer l'exposition et effectivement pour lui, à cette époque, il était inconcevable de révéler ça, personne ne savait. C'est pour ça que c'était important de restituer le contexte parce qu'on se rend pas compte qu'à l'époque c'est inconcevable pour lui, prof de latin dans

un lycée d'aller se « dévergondé » dans des concerts de metal ou de new wave, il a eu cette vie cachée par obligation en quelque sorte.

Extrait « Y revenir »

Il garda des années durant le secret de sa double vie, que nul ne perça à jour (...) le vendredi soir après les cours, il courrait souvent prendre à Paris un avion à destination de Düsseldorf, Londres ou Houston pour y rencontrer des musiciens vêtus de peaux de bête et au regard rehaussé de khol ; il rentrait chez lui le dimanche soir, pour nous parler le lundi matin des Misérables »

Alors justement puisqu'on parle du français et de l'écrit, nous avons une question sur les chroniques. Notre magazine depuis une quinzaine d'années chronique la scène musicale locale. Toi-même tu as commencé très tôt à écrire des chroniques et tu as même « remis le couvert » récemment en auto-chroniquant tes disques. Qu'est-ce qu'on peut chercher et qu'est-ce qu'on peut trouver dans des chroniques de disques ?

Moi j'ai d'abord écrit à cause du plaisir d'imitation. En fait, je suis un dinosaure mais moi mon rapport à la musique, il est beaucoup passé par l'écrit : à l'époque quand tu étais dans une ville comme Provins, il n'y avait pas de disquaires, on n'allait pas à Paris toutes les semaines, donc moi il m'arrivait de découvrir le nom d'un groupe dans *Rock & Folk* ou *Best* et de mettre des semaines ou des mois avant de pouvoir l'entendre ! Et donc moi quand j'achetais des disques, souvent j'avais un carnet et j'écrivais dessus, en imitant les grandes signatures des chroniqueurs de cette presse écrite spécialisée... Et ça ne m'a jamais quitté, j'ai toujours pris ça comme un jeu et j'ai toujours écrit même après sur internet par plaisir, aussi parce qu'en fait c'est une façon de citer mes sources et puis aussi pour jouer mon petit rôle de passeur, par exemple quand je trouve qu'une musique ou un artiste est un peu sous-exposé... C'est un rôle de passeur et dans la forme, pour moi écrire ça c'est plus facile, c'est plus débridé que quand j'écris, comme le livre, un texte à vocation littéraire ou là c'est à la virgule près, c'est de la joaillerie mais c'est un travail ingrat car la satisfaction n'est jamais au bout du chemin alors qu'une chronique c'est plus léger, plus volatile, plus vivant... c'est un peu la différence entre un concert et un disque.

Dans ton livre, la musique semble venir te délivrer d'un malaise, d'un mal-être, tu écris notamment « je ne peux compter que sur la musique, celle que j'aime ou que j'invente, pour me rehausser à mes propres yeux ». Bien sûr, ce genre de phrase peut faire écho, encore aujourd'hui, très fortement. Nous voulions savoir, comment s'est fait ton « entrée en musique » dans le sens, comment as-tu appris la musique ? Tu es passé par le conservatoire, les cours de solfège, d'instruments etc ?

Non, en fait j'ai tout appris de manière autodidacte. C'est le contact des œuvres des autres qui m'a fait apprendre, c'est au contact des œuvres des artistes que j'aimais que, progressivement, j'ai fait mon apprentissage.

Le sens mélodique par exemple, ça vient de l'écoute des disques, de mes parents notamment. Et puis, voilà j'ai appris en étant dans la pratique, tout de suite et dans le fait d'être toujours très curieux de ce qui se fait... Et puis un peu plus tard, le fait d'être sensible, aux mots, à la littérature quoi, tout ça s'est mis à former un tout mais tout de suite dans la pratique et la création d'un morceau, de textes etc. Si tu veux, la musique et la chanson, ça a été un moment un telle bouée de secours, un tel réflexe de survie que tu plonges dans l'apprentissage sans t'en apercevoir presque.

Et puis ça s'est fait aussi avec quelques copains, on se serrait les coudes, je raconte ça aussi dans le livre, c'est premières expériences de groupes de musique avec vraiment très peu de matos... C'est

montré dans l'expo, mais la simple possibilité d'enregistrer sur des cassettes à l'époque, ça m'a ouvert pleins de portes et d'ailleurs ma façon de composer n'a pas foncièrement changé.

Interview réalisée par Sylvain Colas & J-Baptiste Jobard, avec la complicité de Marie-Christine Serres.

Un grand merci à Benoit Bourdon, Sandrine Delaune (Auguri) et bien sûr Dominique A.

Dernière partie du dossier

En collaboration avec le Pince Oreilles, le musée de Saint-Cyr propose plusieurs occasions de se rencontrer en marge de l'exposition, voici une petite présentation de ces rendez-vous, tous gratuits et ouverts à tous, toutes les infos sur www.pinceoreilles.fr

78. Du 27 au 30 avril – final le 3 Mai : stage de création musicale

Animé par le groupe « Au fil de l'eau »

79. 3 Mai 14h30 : conférence-musicale « l'histoire du son et de la création »

Animé par Terry Brisach de l'association « Orage Continental »

15h30 : concert Le fil de l'eau

80. 10 Mai 14h30 : conférence-musicale « Dominique A, un parcours musical »

Animé par Guillaume Gilles, musicologue, association « Fortunella »

15h30 : concert La Mathilde

81. 7 Mai 14h30 : conférence « Enseigner les musiques actuelles ? »

Animé par Thierry Duval, collectif RPM Recherche en Pédagogie Musicale

15h30 : concert Yom from Mars

82. 24 Mai 14h30 : atelier interactif « Univers musical, universel visuel, quels liens ? »

Animé par Marsu, responsable du label « Crash disques » et ex-manager des Beruriers Noirs

15h30 : concert Jonborrows

83. 31 Mai 14h30 : « diagnostic sensible d'un territoire Seine et Marnais »

Animé par le lycée agricole et CFA La Bretonnière

15h30 : concert Ritalz

ANNEXE 3 : « C'EST PAR OÙ ? C'EST PAR L'ART ! » INTERVIEW RÉALISÉE AVEC BERNARD LUBAT ET FRANÇOIS HADJI-LAZARO

Parue dans un dossier thématique « enseignement et musiques actuelles » de FANZY, revue gratuite éditée par

« Musiques Tangentes » école de musique de Malakoff

L'époque n'est plus à l'opposition systématique de ces deux approches pédagogiques différentes :

* d'un côté un enseignement « traditionnel » et « classique » dispensé par ces institutions aux méthodes éprouvées mais qui, pour leur grande majorité, n'ont intégré que depuis peu, la spécificité des musiques dites « actuelles ».

* de l'autre un enseignement plus « empirique » et « oral » proposé par les écoles privées et/ou associatives.

D'ailleurs, il est intéressant de noter que ces structures associatives parlent plus d'accompagnement que d'enseignement. En effet, cette distinction tient sa source dans les fondements de l'éducation populaire qui a toujours mis en avant l'objectif d'épanouissement de l'apprenant. Il s'agit ici de se faire plaisir en jouant avec les autres, avec un minimum de sens critique. A ce titre, un collectif de réflexion sur cette notion d'accompagnement a été créé en 1998, le RPM

Pour mettre en lumière la pluralité des parcours qui mènent au statut de musicien, nous avons souhaité recueillir le point de vue de deux personnages haut en couleur. Qu'il s'agisse de Bernard Lubat ou François Hadji-Lazaro, il semble intéressant de constater que ce parcours initiatique est sinueux et parsemé d'embûches, qu'il n'existe pas de route « tracée », que l'on peut apprendre d'un enseignement de type classique tout en s'enrichissant d'autres pratiques.

L'apprentissage de la musique de Bernard Lubat et François Hadji-Lazaro

BERNARD LUBAT

Musicien « malpoli-instrumentiste » Bernard Lubat a d'abord été batteur d'artistes renommés du jazz et de la chanson française (de Stan Getz à Yves Montand, Jacques Brel ou encore Claude Nougaro...) avant de créer sa propre compagnie et le festival d'Uzeste. Cette entrevue a été réalisée en 2001 lors d'un concert à la Maroquinerie. L'occasion rêvée de retracer ensemble sa trajectoire musicale en s'interrogeant : « jusqu'où ça commence la musique »...

Comment s'est fait ton apprentissage de la musique ?

Ça a commencé dans un dancing ! Je suis né dans un dancing. Je n'ai aucun mérite, je suis né en plein "tcha-tcha-tcha, valse, paso, boléro et mambo". Donc sans doute, tout petit, j'ai dû penser, j'ai dû croire, j'ai dû me dire que la musique avait une fonction sociale. Et bon voilà, elle en avait une : c'était de la musique populaire, pour faire danser, pour faire que les jeunes gens se rencontrent, se "choupinent", se marient etc. Donc c'était de la musique de danse et comme pour la musique de danse, il fallait que ça danse ! Il fallait faire du rythme ! Alors, on était des musiciens sommaires, des musiciens de village, il fallait un zeste de swing. Je suis né donc dans le zeste minimum de swing avant la lettre, c'est à dire avant rien, parce que du swing, il n'y en avait plus beaucoup sous nos latitudes.

Ensuite, mon père qui était un prolo et qui n'était pas con, a voulu me filer à des profs. Alors j'ai commencé avec une prof dans le village d'à côté, une prof de piano, sérieuse, classique et puis à côté un prof d'accordéon qui était un immigré italien, maçon. Alors voilà, l'accordéon, le piano et puis la batterie pour taper dans les bals, voilà comment j'ai fait mon éducation sommaire de base.

Il n'y a pas eu de choix à faire entre les instruments ?

Non, le piano, c'était l'instrument du savoir, de la musique savante, c'était l'instrument du solfège. Dans les bals, pour les morceaux un peu rythmique, je jouais de la batterie mais je jouais aussi des tangos ou des morceaux plus lents au piano et puis l'accordéon aussi pour le répertoire musette, les valses, etc.

Mais là, c'était sérieux. Mon père m'obligeait à faire une heure de piano par jour, "l'enfoiré", il avait raison ! Tous les jours après l'école de 5h à 6h, il n'y avait pas de négociation possible. Une heure et "rame Marcel" ! Puis le dimanche je jouais dans les bals. Un peu après il m'a demandé si je voulais faire des études secondaires ou de la musique. J'ai préféré faire de la musique. Il m'a inscrit au conservatoire de Bordeaux, en classe de piano et de percussions. Ça a "foiré" complètement parce que les conservatoires de l'époque et encore souvent aujourd'hui, c'était pas possible quoi ! C'était le XIXème siècle ! En percussion les instruments étaient déjà plus contemporains, le prof était jeune et m'a fait connaître un peu le jazz que je ne connaissais pas du tout. Ensuite, je suis monté dans la capitale, au conservatoire de Paris en classe de percussion, de solfège et d'harmonie, de fugue, de contrepoint, de direction d'orchestre et tou le merdier ! Là j'ai fait des études ultra-rapide ! J'y suis resté un an, ils m'ont filé tous les diplômes adéquates dès la première année, de façon à ce que je me casse ! Voilà je suis un "diplômé-rapide". Puis ensuite, j'ai été cherché du boulot, tous les vendredi soirs, j'allais à Pigalle parce qu'il n'y avait pas encore d'ANPE et à l'époque là-bas, il y avait une réunion de 200, 300 musiciens, c'était comme ça : "Eh, je cherche un batteur, eh je cherche un bassiste, t'es libre demain soir ? Etc."

Voilà, au conservatoire, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit "t'es con, t'y connais rien, tu connais pas le jazz...". J'avais 17 ans, il m'a emmené au Blue Note. J'ai vu de musiciens noirs américains : Kenny Clark, Bud Powell. J'ai immédiatement compris que je n'avais rien compris ! J'ai fait banquette au Blue Note en auditeur libre pendant je ne sais pas combien de mois ou d'année, je ne sais plus...

C'était une autre école...?

Oui, j'ai squatté au Blue Note avant de pouvoir faire mon premier "boeuf". C'était à 4 heures du matin, ils étaient tous complètement bourrés ! Après j'ai été jouer dans les boîtes. A l'époque il y avait pleins de boîtes à Paris. Il n'y avait pas de disco. Cela paraissait ahurissant à l'époque de danser avec des disques, c'était chez les bourgeois dans les surbours ça ! C'était nase ! Danser avec des disques, c'était le comble de la ringardise ! La musique moderne, jeune, dérangeante, révoltée, révoltante, c'était le jazz si tu veux. C'était avant "l'industrie" de la musique et l'industrie du disque, c'était pas la même époque, c'était avant le libéralisme d'aujourd'hui. Et puis j'ai continué à apprendre. J'ai fait de la musique classique. J'ai joué avec l'orchestre "Pas de loup", un orchestre symphonique. J'ai fait beaucoup de musique contemporaine avec tous les compositeurs modernes de l'époque : Xénakis, Boulez, etc "Putain" là aussi j'en ai appris des belles ! Après je suis rentré dans les studios d'enregistrements où je suis devenu un requin. Un requin, un mec qui bouffe toutes les affaires. J'ai servi des Dalida, des Mireilles Mathieu, des chanteurs bulgares, de la musique sacrée, etc... Pour de l'argent, je faisais tout et n'importe quoi ! Je me rendais pas vraiment compte. L'argent je le buvais, je le fumais, je le machais, je ne sais pas où il est passé. Donc voilà, j'ai continué à apprendre des tas de trucs, pas que musicaux. Parallèlement, je jouais le jour dans des studios et la nuit dans les boîtes de jazz et ça commençait à sérieusement me déginguer... En 1976, on a monté par inadvertance la Compagnie Lubat avec une bande de demeurés, Rivois, Jean-Louis Chautemps, Jacques Di Donato, Norbert Letheule, Bob Guerin, Patrick Auzier, plein de Jazzmen parisiens, des gens de la musique contemporaine qui traînaient par là, de l'Ircam qui naissait. C'est devenu une entreprise de démolition publique ! On a mis 2 ou 3 ans à se griller partout ! On ne jouait plus nulle part ! C'était épouvantable... !

Ca veut dire que la compagnie est d'abord née à Paris en fait ?

Oui à Paris, au théâtre Mouffetard. Et puis un jour avec Auzier on est repassé par Uzeste, on commençait à en avoir un eu marre. Comment dire ? Les festivals sans les "manifestivités" ça nous branchait pas trop. Donc en 1978, on a eu envie de réagir à une espèce de crise de conscience. On a créé avec Auzier "Uzeste Musical". C'était aussi une réaction à la "variète". On avait l'impression que tout, que ce soit du jazz ou autre chose, que tout tendait vers la "variète" du show biz bis, du show biz bises bis. La carrière semblait être plus intéressante que l'oeuvre ! "Uzeste Musical" c'est une espèce de laboratoire d'exploration, d'expérimentation, de caucasseries, de démolition, de reconstruction, de déconstruction, de reconstruction, de transformation du souci en souci de la transformation. On est devenu des "Oeuvriers", c'était l'avènement de la classe oeuvrière !

Tu as appris à désapprendre ce que tu avais appris ?

Oui, mais je n'avais pas appris grand chose finalement ! Ah si ! Les canons de la baronne peut être ! J'avais appris de la manière dont on apprenait à l'époque. Mais la musique ce n'est pas que de la musique, le solfège c'est bien mais il n'y a pas que les manières classiques d'apprendre, il y a toutes les manières qu'on peut inventer. On peut autant inventer dans l'éducation, dans la pédagogie que dans l'interprétation, l'improvisation. Tout est à refaire sans arrêt. Sitôt qu'une méthode existe, elle est mauvaise. Mais bon c'est comme ça. La musique est interdite finalement, c'est surtout autorisé d'en acheter, c'est même conseiller d'en acheter, c'est "ferme ta gueule et achète" ! C'est ce que je disais avec la "malouir" qui est un complot radioactif, qui fonctionne en permanence 24h/24 et qui tend à nous rendre sourd à nous-même. Rendre le monde sourd à lui-même, par le miracle du libéralisme en rut. Alors la musique, qu'est-ce qu'elle fait là-dedans ? Elle peut divertir mais elle peut aussi avertir, elle peut subvertir, elle peut subvenir, elle peut tout faire mais pour le moment, elle sert la soupe. La musique aujourd'hui, elle sert à calmer les gens, à leur

donner l'envie de ne pas en faire, en leur faisant croire que c'est une marchandise. Je prépare "ma" marchandise, comme ça je serai signé par "Pétrochimie dollars production" et vous allez voir ce que vous allez voir ! Le mec se fait finalement avoir, c'est comme au loto, il y en a un sur des millions il fait trois, quatre tubes et puis après à "dégager" , donc c'est un piège à con ! C'était ça la compagnie Lubat au début, c'était pour ne pas tomber dans le piège à con, plutôt le piège à son, je préfère. Si tu veux t'exprimer librement, tu le fais d'une manière irréductiblement différente de ton voisin. Tu vois, toi qui me poses tes questions, tu ne parles pas comme moi et je ne parle pas comme toi, heureusement parce que sans ça, on n'aurait rien à partager. Je pense que pour la musique, plus que des styles et des genres, il faudrait qu'il y ait des gens, des chacunes et des chacuns. Que chacun joue son merdier parce que là, tout le monde imite tout le monde ! Bientôt on va tous être habillé pareil, on va tous jouer pareil, on va tous parler pareil, on va tous bouffer pareil. J'essaie de résister à ça et en même temps, je n'ai pas de message à faire passer. Zéro le message, "il faut laisser les messages aux prophètes et aux facteurs", le problème des prophètes, c'est qu'ils croient ce qu'ils disent mais qu'ils ne le pensent pas. Moi, je veux juste discuter avec les gens.

Quels conseils donnerais-tu à un enfant qui désire faire de la musique ?

Moi, je le branche d'abord sur lui, j'essaie de lui dire : "l'instrument c'est toi, t'as des pieds, t'as des mains, t'as une voix, t'as de l'imagination, alors déjà qu'est-ce qu'on peut faire avec ça ?"

S'agiter en rythme par exemple !?

Le rythme c'est sûr, c'est vachement important, c'est la base, c'est le moyen de transport. Si tu sais pas jouer du piano, tu peux toujours rythmer deux notes avec les doigts sur le piano. Tu peux jouer avec la batterie, sans savoir jouer de la batterie. Pour le piano, c'est pareil, tu joues d'abord avec le piano, après tu joues du piano. Il faudrait travailler sur la manière de découvrir les instruments. Pour que le même se rende compte qu'il est lui-même un instrument. Soit il est joué par un extérieur qui le manipule soit il se joue lui-même et à partir de là, il a des prolongements instrumentaux. C'est peut être pas mal de commencer par là. C'est pour ça que je pense que l'éducation ce n'est pas que de la musique, c'est aussi de la politique, de la "poïétique", de "l'autonomique", c'est de l'imagination, de l'imaginaire, de la curiosité. Le problème, c'est que pour être curieux, si tu n'as entendu que du jazz, du rap ou de la musique classique dans ta vie, tu ne sais même pas qu'il existe d'autres trucs. L'éventail des sensibilités d'expression est fabuleux ! C'est à toi de savoir si tu es curieux ou pas, si tu veux savoir ce qu'ils jouaient au Japon au XVIIIème siècle par exemple. Le problème , c'est quand des choses deviennent des solutions, les solutions c'est la plaie, c'est pour les messagers, pour les professionnels de la prophétisation . Il ne faut pas empêcher les problèmes, il faut découvrir le plaisir de découvrir, découvrir que c'est un plaisir de ne pas savoir. Alors on arrive à l'effort du goût, au goût de l'effort aussi, c'est pas facile tout ça et c'est peut être à l'école que ça commence, tout petit. Parce que si on écoutait Stravinski, Mozart ou Thelonious Monk, ça ne serait pas plus con que de faire du calcul ou une dictée !

FRANCOIS HADJI-LAZARO

François Hadji-Lazaro reste pour beaucoup de nostalgiques l'une des figures emblématiques du "feu" courant alternatif qui secoua le paysage musical français à la fin des années 80 avec les Garçons Bouchers et Pigalle. Mais FHL est avant tout un musicien autodidacte, touche à tout, curieux et passionné. Enfant, le petit François se débrouille tout seul. Il fait son petit bonhomme de chemin mais oublie le solfège sur le bord de la route, apprenant à jouer bon nombre d'instruments de manière anarchique. Il aura finalement compensé ses lacunes théoriques par une "oreille aiguisée" qui a servi, hier, Boucherie Productions, le label dont il fût le créateur et le directeur artistique.

Comment es-tu venu à la musique, à quel âge, dans quel contexte ?

J'ai commencé la musique à 13 ans. C'est peut être un réflexe, mes parents étaient "culturés", la seule chose à laquelle ils ne s'intéressaient pas c'était la musique. C'était une façon de se démarquer sans renier le côté : "j'me mets à la guitare pour draguer les gonzesses" ! C'était un peu les raisons de base. Contrairement à d'autres débutants qui mettent un peu de temps, à se mettre dans le bain, moi j'ai accroché tout de suite, ce fut une passion immédiate. Donc, j'ai bossé beaucoup dès le départ et j'ai appris super vite.

Comment bossais-tu chez toi ? Avec l'aide de tes parents ?

Non, je dirais même qu'ils n'étaient pas spécialement contents que je fasse de la musique. Je ne connaissais pas le solfège et je ne le connais toujours pas. J'ai appris avec des méthodes, avec des "mets tes doigts là pour faire telle note" ! Je n'ai pas spécialement besoin du solfège en fait, je joue la plupart du temps à l'oreille en connaissant le nom de mes accords. C'est une erreur de ne pas avoir fait l'effort d'apprendre, je pense que j'aurai pu le faire à un moment. C'est vrai que, maintenant, ce serait un gain de temps. Mais je n'ai pas de remords. Maintenant si quelqu'un à l'occasion d'apprendre à lire la musique c'est tant mieux pour lui. Par contre, il faut se méfier du côté rébarbatif du solfège te ne pas couper de envies. Aujourd'hui, en suivant les cours de musique de mes enfants, j'ai remarqué que la notion de solfège est

amenée en même temps que l'instrument. Pédagogiquement je trouve que les cours sont mieux faits. Je pense donc que les mômes vont apprendre beaucoup plus vite, aussi bien le solfège que la musique.

Quel a été ton premier instrument ?

La guitare ! L'incontournable guitare !

Tu avais des références guitaristiques ? des idoles ! ?

Pas de déclic particulier. C'était l'instrument type "colonie de vacances". J'ai d'abord appris tous les "classiques", Brassens, Graeme Allwright et tous les "pouët pouët tagada". C'était l'époque où je me suis aussi intéressé aux groupes de rock : Jethro Tull, Hendrix, et autres... Au lycée, j'ai monté un groupe avec des potes qui s'appelaient "Pénélope". On a réussi à acheter du matos pas cher, des guitares électriques pourries. On répétait dans une petite salle prêtée, je branchais ma guitare sur un vieux projecteur cinéma qui avait un système d'amplification. C'était d'ailleurs pas très facile à trimballer ! En même temps, j'ai commencé à écouter du Folk Américain, du Bob Dylan, puis de la musique plus "trad", de Woodi Guthrie à la tradition de "folks-songs". A l'époque, j'étais inscrit à la bibliothèque culturelle américaine de Paris, je taxais plein de trcs folks, de la musique indienne, etc. Je me suis passionné ensuite pour la guitare "Picking" qui était encore inconnue chez nous. C'est Marcel Dadi qui l'a fait découvrir en France par la suite. Je me suis mis à en jouer très tôt, ce qui était rarissime en France. Je fréquentais le milieu folk, j'ai rencontré très jeune des musiciens réputés qui m'ont permis d'apprendre plus vite. C'est cette fréquentation du milieu des musiques traditionnelles que m'est venue l'envie de ne pas en rester à un seul instrument. L'instrument qui a suivi c'est le violon. Moi ce qui m'intéressait c'était l'apprentissage un peu sauvage ! Je n'avais pas de méthode, je n'osais pas demander à quelqu'un de m'aider. Un violon est accordé en sol-ré-la-mi et moi pendant un an, je l'ai monté à l'envers, en mi-la-ré-sol. La corde la plus aigüe était en sol et vice et versa. Certaines cordes étaient donc trop tendues et d'autres trop molles ! Au bout d'un certain moment j'ai du tout réapprendre !

Tu as dû "désapprendre pour "réapprendre" ?

Exactement. Ensuite, j'ai eu envie d'apprendre l'accordéon. J'en ai trouvé un, tout petit, un modèle de même. Je m'en suis servi tout le temps d'ailleurs. Mano Solo me l'a même emprunté quand il est parti en Amérique Latine après la Mano Négra. J'ai commencé à apprendre l'accordéon comme un gaucher parce que je suis ambidextre. Par contre, j'avais commencé à apprendre la guitare comme un droitier. Donc, au bout d'un moment, comme j'avais envie d'apprendre à jouer plein d'autres instruments, il fallait que je tranche définitivement. J'ai donc choisi de tout jouer comme un droitier. J'ai dû apprendre de nouveau l'accordéon, comme un droitier cette fois. Ce ré-apprentissage plus cette histoire "d'accordage" de violon n'ont pas favorisé mon évolution et mes progrès !

Le fait de ne pas lire le solfège est-il un handicap pour communiquer avec d'autres musiciens ?

J'ai joué avec tous les styles de musiciens, du musicien débutant qui joue à l'instinct au musicien super calé en théorie. A tous les moments de ma carrière, j'ai quand même eu besoin de l'aide de musiciens chevronnés. Par exemple, pendant l'enregistrement du dernier album de Pigalle, le batteur notait absolument toutes les structures. Ce travail m'a servi pour mieux comprendre la progression des morceaux. Je suis forcé de reconnaître qu'un mec qui se démerde bien en solfège gagne un temps fou ! La théorie constitue un gain de temps qui sert finalement la créativité. Il faut tout de même se méfier car, par empirisme, le solfège nous apparaît comme quelque chose de fermé, d'un peu rude et de déplaisant. Mais au bout du compte, si j'avais appris le solfège et l'harmonie, j'aurais évité le travail fastidieux de repiquage, les transferts de tonalité ou l'adaptation pour un autre instrument. Tout ça me demande beaucoup de boulot même sur ordinateur. Aujourd'hui, à part les écoles préhistoriques calquées sur l'ancien modèle, les écoles sont adaptées au besoin des apprentis musiciens. Le solfège est enseigné immédiatement. Par exemple, mon fils qui est en deuxième année de musique et qui jour des trucs assez simples à la flûte, apprend en même temps le solfège. Ils apprennent les notes, à les écrire, à les chanter et à décrypter des partitions. En plus, tout ça se fait de manière très jouissive, par le jeu et l'approche ludique de l'instrument. L'importance des cours de musique c'est aussi de retrouver ses camarades, de couper de l'univers familial, de faire ses propres choix et de développer ses goûts musicaux. Moi, par exemple, mon frère aîné n'écoutait que du jazz et ça ce sont des trucs qui te marquent ! Et pas forcément en bien d'ailleurs ! En tous cas pour ma part. Je trouve ça bien d'offrir au même la capacité de découvrir les choses autrement, à sa manière. De toutes façons le gamin peut grandir en s'enrichissant des goûts musicaux de son frère, de sa mère, de son père, quoi qu'il arrive. Tout ça jouera un rôle soit négatif soit positif. Autant qu'il ait cette capacité à faire de la musique ailleurs, de se confronter avec d'autres mômes, avec un professeur, avec d'autres sortes de musiques. Je trouve ça vachement bien ! En plus, maintenant ce que l'on a compris c'est qu'avant il n'y avait qu'une seule façon d'apprendre la musique, avec une approche extrêmement théorique des choses. C'est finalement les mômes qui ont donné la leçon, quand tu vois un gamin de 12 ans qui te cloue le bec parce qu'il joue super bien de la guitare, qu'il a appris par lui-même, au début ça fait bizarre ! Tout ça a obligé la pédagogie et la conception de l'apprentissage de la musique à passer par un autre système. Je pense, en

effet, que c'est l'approche de la musique qui a changé. Le solfège, enseigné de manière très large, permet aux gamins d'envisager l'apprentissage d'un autre instrument. Avant, tout était basé sur l'étude d'un seul instrument. On arrivait vite à des catastrophes avec des jeunes adultes d'un super niveau qui, du jour au lendemain, parce que cela ne correspondait plus à leur univers, abandonnaient leur instrument. Ces mêmes personnes se réveillaient à 30 ans en se disant : "Merde, j'aurais dû continuer !". Pourtant, tout a été fait pour que l'on ai de plus en plus envie. Je pense que maintenant cette démarche pédagogique va dans le sens de l'ouverture. Les mêmes font aujourd'hui leurs propres choix. Des choix judicieux qui résistent à l'usure du temps.

Propos recueillis par Thibaut Krzewina & Jean-Baptiste Jobard.